

De Suez à Jérusalem par le Sinaï

Marie-Joseph Lagrange des frères Prêcheurs

In *Revue biblique internationale*, tomes V, et VI, 1896 et 1897,
Chronique de Jérusalem, Lecoffre, Paris.

I. De Suez au Sinaï

Ce n'est pas une description complète de la péninsule ; ce n'est pas un récit de voyage pittoresque ; il ne s'agit pas non plus de la route suivie par les Hébreux au sortir de l'Égypte. Ce sont de simples notes d'itinéraire, avec quelques glanures ; notre intention est de fournir des points de repère à ceux qui étudient la Bible ou à ceux qui visiteront le Sinaï après nous, sans trop emprunter à ceux qui nous ont précédé. Dans ces conditions on ne devrait pas écrire sur un sujet si souvent et si bien traité. Des amis ont prétendu que je n'avais pas le droit d'être allé deux fois aux saintes montagnes sans en rien dire. Je donnerai donc le journal de mon dernier voyage (1896) avec quelques réminiscences du premier (1893). Ce sera du moins un document sincère, qui n'a pas été composé après coup, les guides en main ; de là les lacunes auxquelles on pourra suppléer par les ouvrages spéciaux. Cependant j'insisterai plus qu'eux sur les souvenirs chrétiens qui sont à la base de la tradition actuelle.

Un mot sur notre manière de voyager. La caravane se compose de quelques ecclésiastiques et religieux dominicains, étudiant à l'*École biblique*, auxquels se sont joints deux amis. Il est facile de se rendre au Sinaï avec un drogman quelconque. Il n'y a qu'à y mettre le prix. Mais nous tenons à vivre le plus possible avec les gens du pays et nous ne craignons pas de nous servir nous-mêmes. D'ailleurs il est impossible de compter sur les Bédouins. Ils fournissent les chameaux et en général chacun accompagne sa bête, dont il ne se sépare jamais. Mais ils sont incapables de rendre le moindre service. Aussi bruyants que les *moukres*, mais beaucoup moins adroits, c'est à grand peine si on peut obtenir d'eux qu'ils chargent les bagages déjà parfaitement mis en ordre. Comme nous n'avions qu'un domestique, une partie du travail retombait sur nous. Chaque matin, au signal donné vers cinq heures – car on ne peut songer à partir avant le jour –

on se lève, on replie les lits de camp et les couvertures, on dresse deux autels, un dans chaque tente, on offre l'adorable sacrifice.

On démonte les tentes, on les plie rapidement, on déjeune debout. Tout cela demande au moins deux heures, ordinairement deux heures et demie. On part enfin, les bagages suivant plus lentement. Vers midi on s'arrête : Jabert tire de son *khourdj*, sorte de bât placé sur son chameau, un déjeuner froid, qu'on prend trop souvent en plein soleil. Aussi on ne tarde guère. Une nouvelle étape de trois ou quatre heures remplit la soirée. Ordinairement les bagages, qui n'ont pas fait la halte de midi, sont déjà au lieu du campement. Nous dressons les tentes nous-mêmes, pendant que Jabert installe son fourneau. Chacun se livre alors à son occupation favorite : les uns dessinent ou peignent, les autres couvrent leurs carnets de notes, quelques-uns regardent et songent. Quand la nuit est tombée, les religieux se rassemblent pour réciter les Complies et chanter le *Salve Regina*. Heure bénie qui résume dans la prière toutes les émotions de la journée : moment où la pensée se transporte vers les aimés absents. On n'entend pas de cloche qui pleure le jour qui se meurt : *squilla di lontano, que paia l' giorno pianger que si muore* ; mais l'étoile du soir, symbole de Marie, brille à l'occident comme une espérance de retour, et ce retour entrevu est encore un charme de cette vie nomade. Puis on cause, et il faut se faire violence pour se rendre à l'appel de Jabert : « À la soupe, il est froid ! » note gaie qui prépare les cordiales conversations autour d'une table dressée souvent en plein air, sans autre lumière que la lune. Là on annonce l'itinéraire du lendemain, on rappelle les points à vérifier, les souvenirs dont il faut retrouver le site. Il en coûte de chercher à tâtons dans l'obscurité de la tente des lits un peu durs : mais si le sommeil est interrompu, on n'a qu'à soulever le voile qui sert de porte pour contempler les étoiles, caravane nocturne qui continue sa course au-dessus du désert endormi.

Samedi 15 février

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Une courte prière chez les Frères des écoles chrétiennes, à Port Teoufik, et nous partons. On confie aux bons Frères les chapeaux désormais impuissants contre le soleil, on se couvre le chef, comme les Arabes, d'un large mouchoir retenu par un cordon, le *keffieh* bien connu, et on monte en barque. La journée précédente a été pénible, il a fallu empiler les conserves dans des caisses, remplir des tonneaux d'eau, se munir en un mot de tout ce qui sera nécessaire pour la route car on ne trouvera absolument rien. Ces bagages ont déjà franchi le canal, et nous apercevons sur l'autre rive les chameaux chargés cheminant lentement. Le rendez-vous est aux *Fontaines de Moïse*. La barque se meut à grand-peine, à la rame, pour franchir le canal, à la perche ensuite, car l'eau

est si peu profonde qu'on ne peut avancer qu'en prenant un point d'appui dans le fond, le batelier courant à rebours sur le bord de la barque pour déterminer le mouvement en avant. Pas un souffle de vent. Quel est donc à Suez le régime des vents ? Question d'une grande importance pour le passage des Hébreux. Le Frère directeur, observateur attentif depuis plusieurs années, explique que le vent des tempêtes vient ici quelquefois du sud-est, plus exactement de l'est-sud. Il souffle surtout en mars-avril. En Palestine, l'ouragan est invariablement au sud-ouest. Le vent d'est est peu violent, plutôt froid, sans rien de particulier. Le golfe était guéable avant la percée du canal, sans parler de la facilité que pouvaient offrir certaines circonstances. Il faut plus de deux heures pour faire une traversée si pénible. De là en une heure on atteint les *Fontaines de Moïse*, oasis trop connue pour que j'en fasse ici la description. Je note seulement que l'eau, qui paraît salée aux Européens, est considérée par les Arabes comme potable : hommes et bêtes en boivent sans aucune difficulté. On avoue qu'elle est un peu salée, personne ne la déclare amère. Premier campement.

Dimanche 16

Le moment est venu de monter à chameau... ici nous revient en mémoire l'amusante description du P. Fabri : « *Est autem camelus animal deforme, gibbosum, habens collum longum, propter longa crura, ut collo terram tanere queat et cibum sumere...* » Les voilà bien ! Mais les chameliers n'ont pas changé non plus depuis le passage du Dominicain allemand¹. Les voyageurs sont leur unique gagne-pain. Il s'agit de leur faire prendre autant de chameaux que possible ; les charges paraissent toujours excessives, on les partage, on les subdivise, on les compte, on les recompte : *ponderantes et librantes, ut scirent quot camelin obis essent necessarii et invenerunt tantum pondus, quod xxii cameli non sufficerent portare, nec volebant nos ducere, nisi adhuc tres camelos disponeremus*. Ils font mine de s'en aller, ce qui épouvante le bon Père : *collitigavimus simul usque ad solis ortum et simulabant se cum camelis velle redire in gazam, quod tamen nobis molestissimum fuisset*. Enfin, il cède, et nous avons cédé comme lui. Nous prenons trois ou quatre chameaux de plus qu'il n'en fallait, et les cris de fureur font place à d'aimables sourires : nous sommes roulés, nous le serons toujours, parce que nous ne voulons pas perdre de temps, et que rien ne sert contre l'inertie. 'Aïd et Seba'il, nos deux scheiks, prennent ouvertement notre parti contre leurs gens, mais en somme ils font cause commune : leur pouvoir est loin d'être absolu, aussi toute leur tactique consistera à nous arracher toutes les concessions possibles sans en venir à

¹ M. E. M. de Vogüé le nomme le Cordelier Fabri (*Syrie, Palestine, Mont Athos*, p. 25) ; Fabri était certainement Dominicain.

une rupture qui compromettrait irréparablement leur *backchiche* personnel. Quant à nos accès de colère, ils savent qu'ils ne tiennent pas contre leurs caressantes réparations. Quelquefois Seba'il me tient tête, il se fâche et lâche son dernier mot : Je m'appelle Seba'il ! Plus souvent il s'arme de stupeur contre mes exigences. Comment un homme aussi raisonnable peut-il demander qu'on fasse une étape aussi démesurée ! 'Aïd, lui, ne se fâche jamais, il évite même de se trouver au premier moment critique, quand une caisse s'est brisée, quand il manque une corde... mais quand Seba'il a reçu le premier feu avec son étonnement comique, il vient à la rescousse en câlinant, tellement affligé de notre mécontentement qu'il faut le consoler en lui offrant des cigarettes. Braves gens ! ils ne se sont dérangés que pour une vieille connaissance de trois ans : ce fut du moins leur dernier mot.

Mais déjà nous sommes dans le désert : peu à peu les conversations tombent et l'entretien commence avec la solitude, la solitude tant aimée quand on a une fois noué commerce avec son âme. La solitude a eu ses amants passionnés auxquels la civilisation ne faisait éprouver qu'une intense nostalgie du désert : comme ces grands anachorètes dont la légende disait : pris d'un amour ineffable de la solitude : *incredibili solitudinis captus amore*. C'est qu'elle a sa beauté, beauté austère, et qui ne sera jamais goûtée du grand nombre, beauté qui ne se révèle qu'à ceux qui savent le mériter par la fatigue physique et la privation de ce qui fait l'attrait du monde, beauté qui se manifeste dans l'unité d'une impression très grande, presque écrasante, si on n'y trouvait Dieu. Ce n'est pas que le désert soit monothéiste, puisque les anciens Sémites n'ont su que le peupler d'êtres étranges, plus malfaisants que leurs propres dieux, mais Dieu qui attend toujours l'occasion de parler à l'âme la trouve plus facilement dans le silence des choses. Sous le poids d'une chaleur qui faisait vibrer l'air, encore plus accablé de l'éclat d'une lumière dure aux yeux, j'ouvris le livre et je lus : « Garde ma loi, observe mes commandements. » Cette voix pénétrait jusqu'à l'esprit, transperçant de crainte ma chair si souvent rebelle, si lourde à l'élan de l'âme, si sourde aux appels divins. Il me semblait que je n'avais jamais lu ces paroles nulle part, tant elles me paraissaient graves : et je compris comment le désert avait été nécessaire au peuple de Dieu avant de pénétrer dans la Terre Promise. Et si telle est la voix de la solitude dans l'accablement du plein midi, qui dira la magie cuivrante de la lumière du soir ?

Rien d'ailleurs de plus varié que le désert. Le désert comme l'imaginent les enfants, la grande plaine de sable, plane comme la mer et limitée comme elle par l'horizon, n'existe nulle part. Le désert qui commence aux *Sources de Moïse* y ressemblerait assez si l'on n'apercevait de l'autre côté de la mer les côtes d'Égypte toutes bleues, et à l'orient la muraille d'Er-Rahâh qui en est vraiment la caractéristique. Muraille en plein

midi quand le soleil la frappe d'aplomb et la redresse, elle devient le soir comme une tenture flottante et changeante. Le regard ne peut s'en détacher : qu'y a-t-il donc derrière ce mur ? C'est de là que descendent les vallées qui donnent au désert un peu de verdure ; mais il faut s'entendre sur le sens du mot *vallée* dans cette partie de la péninsule. Après des espaces presque absolument dépourvus de végétation, on rencontre des broussailles, des genêts et quelquefois des tamaris : on est sans s'en douter dans une vallée, c'est-à-dire dans le cône de déjection de la vallée qui vient s'épanouir ici en éventail. C'est là seulement qu'on peut camper, parce que les chameaux pourront brouter et les hommes ramasser du bois. Notre arrêt, ce premier soir est dans le Ouady Sidr, à six heures des *Sources de Moïse*. Le froid est quelquefois très vif dans ces espaces découverts où rien ne fait obstacle au rayonnement ; aussi le feu est la grande ressource des Bédouins sans abris et mal vêtus. À peine arrivés, ils nous laissent là et courent aux broussailles ; bientôt le feu flambe, les cercles se forment autour du foyer. C'est là qu'ils dormiront, et, sous les cendres encore chaudes, ils cuiront, au matin, le pain qui est leur seule nourriture. Les groupes sont séparés et toujours distincts. Parmi eux, les Djebeliehs ont une physionomie et des manières différentes, et il m'est arrivé de les reconnaître sur la mine. Les savants prétendent qu'ils descendent de Valaques colonisés par Justinien. Les autres Arabes, nommés Touaras dans le sud de la péninsule, ignorent ce détail, mais ils ne considèrent pas les Djebeliehs comme leurs frères de sang : ce ne sont pas des Arabes, ce sont les serviteurs du couvent. D'ailleurs le contact avec les moines du Sinaï les a rendus plus sociables et quelquefois plus aptes à rendre des services. Même entre eux, les Touaras se partagent en tribus qui se jalouent. Aoulad Sa'id, Aleighat, Garrachehs, etc... Il n'est pas exact de dire que le couvent attribue aux seuls Djebeliehs le monopole des caravanes ; il a su établir une sorte de tour de rôle entre les tribus pour mieux assurer sa domination sur toutes et éviter les querelles. Mais pour une caravane nombreuse comme la nôtre, presque toutes les tribus ont envoyé des représentants. Il est très difficile de les distinguer : cependant les Aoulad Sa'id m'ont paru plus intelligents et plus adroits que les autres. Les Aleighats sont plus sauvages et plus fiers. Tous ont protesté qu'ils ne sont pour rien dans le meurtre d'*Abdallah* : c'est ainsi qu'ils nomment Palmer. Ce sont des voleurs qui l'ont suivi de Suez et qui l'ont assassiné dans la montagne d'en face, vers ce cône qui la domine comme une tour de défense. Quoi qu'il en soit, dormons tranquilles, jamais nous n'éprouverons la moindre crainte avec ces braves gens, parfaitement inoffensifs quand on n'est pas en révolution. Au temps d'Arabi, le fellah d'Égypte, si docile aux coups de cravache, était implacable... En est-il autrement parmi nous ?

Lundi 17

Pendant la matinée, c'est le même désert, alternance de plaines arides au sol dur et parsemé de cailloux noirs étincelants et d'espaces ensablés où les chameaux sortent de leur apathie pour allonger le cou à droite et à gauche en quête de broussailles : nous avons déjà dit que ce sont des vallées. Il a même dû couler de l'eau puisque les traces du chemin ont disparu.

Après deux heures peut-être, on a traversé la vallée, et c'est de nouveau la route, ou plutôt l'ensemble des sentes étroites qui s'en vont parallèles. Où vont-elles, puisqu'on ne rencontre jamais rien ?

Oh ! que c'est monotone et mort.

Mais voici plus triste encore. On tourne vers l'Est, car déjà se dresse à l'horizon un promontoire qui devra barrer le chemin de la mer, c'est le Djebel Hammam Firoun. Il faut s'éloigner de la mer où de rares navires rappellent du moins la vie ; il faut perdre de vue les côtes de cette Égypte que nous avons parcourue si arrosée et si plantée, où on ne cheminait que le long des canaux ! Qu'elle était verte et plantureuse avec ses immenses champs de fourrage, et sur les routes mêmes les files interminables de chameaux chargés de verdure, chacun broutant librement sur la bosse de celui qui le précédait ! Maintenant, c'est un dédale de vallées, de vraies vallées cette fois, mais sans herbes : le sable, dur sur la plage, s'enfoncé ici sous les pieds spongieux des chameaux. En même temps que l'horizon se rétrécit, le soleil se voile de nuages : le vent du S.-O. vient de se lever et nous aveugle. On traverse le Ouady Amarah : une touffe de palmiers à l'horizon, c'est Aïn Haouarah. La petite colline où ils se dressent est trop exposée : abritons-nous derrière ces sables mouvants qui nous garantiront du vent d'ouest : mais les piquets tiendront-ils ?

Pas d'eau près des palmiers, depuis longtemps il n'y en a plus. Mais tous les Bédouins savent qu'il y en avait et qu'on en trouverait en creusant, tous s'accordent à déclarer qu'elle n'est pas seulement saumâtre, elle est amère. Plus loin j'ai souvent questionné sur ce point : il n'y a pas d'autre source amère dans toute la région. Si j'affirmais d'une source qu'elle était aussi mauvaise que celle d'Haouarah, une négation énergique était toujours la réponse. Voilà un fait important et qu'il serait bon de constater. Mais comment creuser un puits dans ce sable ? On est fatigué, quelques-uns ont la fièvre. Quelle idée d'entreprendre un voyage si pénible pour ne rien voir !

Mardi 18

Dans la nuit le vent fait rage. On craint pour les tentes. On fortifie les piquets avec des caisses et des tonneaux. Puis on essaye de se rendormir. Si la pluie vient, peut-être le vent tombera, et en effet on croit entendre le bruit de la pluie crépitant sur la toile. Non, c'est du sable. Mais trêve aux réflexions, voilà la grande tente par terre. Tous les efforts pour la relever sont inutiles. Il est plus prudent de plier les deux autres... et d'attendre le jour. Mais ce vent engourdit, le sable pénètre partout, on veut se couvrir la tête, quelques-uns s'étendent par terre sous une couverture. Vraiment ils auraient bientôt disparu sous une couche de sable. Du sable dans les yeux, du sable sur le pain, du sable dans les verres... Aussitôt qu'il fait clair, on charge les chameaux et en route.

Cependant comme on descend au ouady Garandel mieux abrité, le vent s'apaise. Quel lieu de délices, et pour deux heures de plus, que nous avons eu tort de ne pas faire ici notre station ! Voici de petites touffes de palmiers encore très jeunes, des tamaris, et de l'eau, de l'eau qui coule² ! Elle est claire et bonne quoique légèrement sulfureuse. C'est plus bas que se trouvait la station d'Arindela de l'époque romaine. Au lieu d'y descendre, le chemin du Sinaï remonte à l'Est. On rencontre les deux tas de pierres qui marquent le saut tragique de la fidèle jument d'Abou Zenneh. Je ne les cite que pour faire remarquer combien la culture intellectuelle des Bédouins est limitée. Des grands souvenirs du Sinaï, ils ne savent rien, sauf les Djebeliehs dont il faut se défier parce qu'ils ne font que répéter ce qu'ils tiennent des moines. En revanche, tous savent l'histoire de la pauvre jument et n'ont pas assez d'injures, de malédictions et de crachats pour le souvenir de son maître.

Le Dj. Hammam Firoun est maintenant à notre droite. La montagne grandit, les vallées sont profondément encaissées, le grès encore uniformément jaune se dresse en parois élevées. Dans le milieu de la vallée quelques palmiers élancés. Oh ! la joie de voir des arbres, de déjeuner à l'ombre, relativement à l'abri du vent ! Les scheiks ont compris ce moment de détente et insinuent que nous serions là admirablement pour la nuit.

Cela non ! la journée serait trop courte ! Mais ! craignant une seconde nuit de bourrasque, je cède à Seba'il qui nous promet qu'au ouady Et-Thâl nous serons « comme dans une maison ». Et à trois heures et demie nous campons dans une grande plaine, très imparfaitement protégés par un

² En 1893, elle ne coulait pas, et il fallait l'extraire difficilement de puits creusés dans le sable : elle était blanchâtre et fade comme avec un goût de caoutchouc. D'après les Bédouins, elle coule en tout temps plus près de la mer.

rempart de rochers calcaires du côté du N.-O. Ah ! Seba'il, que serait-ce si le pays, toi et moi n'étions des connaissances de trois ans !

On redescend maintenant, car le promontoire Dj. Firoun est à peu près tourné. Le chemin est naturellement tracé. Il n'y a qu'à se laisser aller le long de vallée. Au confluent du ou. Homr on pourrait, il est vrai, remonter au S.-E. par Sarabit-el-Khadem et gagner ainsi la route du nord : mais il faudrait le vouloir très résolument et bien connaître le passage. La vallée qui descend est de plus en plus profonde : c'est l'ou. Tayebah. Quelques beaux palmiers, une eau saumâtre et sulfureuse, de nombreux tamaris forment une oasis entre ses hautes falaises. La fête des couleurs commence ici, dans cette montagne qui semble barrer la route avec ses étages colorés par strates comme ceux de la tour de Babylone, jaune d'or, rouge, noir de charbon, blanc avec un sommet ocre clair qui se perd dans le bleu. La mer paraît aussitôt après, baignant une plage désolée. Voici un modeste édicule, nous allons toucher à un souvenir. Mais si tous les Arabes savent que c'est le tombeau d'Abou Zenimeh, ils ne peuvent pas nous en dire plus que le flot indifférent qui bat la grève. Ils ne se soucient pas non plus de suppléer à leur ignorance par un effort d'imagination. Ils passent, ces nomades qui ne savent qu'user du sol sans y rien créer, pas même une légende, et on dirait qu'ils sont nés pour aller toujours, tant leur démarche est élégante et digne, souple et majestueuse. À la tête de la colonne marche un jeune Aleighat, Amr, serré dans sa chemise blanche par une large ceinture de cuir. Les draperies grecques expriment-elles mieux cette simplicité de la vie qui semble une des conditions de l'Art ? Mais il ne sait pas, et personne n'y fait attention autour de lui...

Non, décidément ce tombeau fait regretter le tumulus d'Achille, et voici bien la mer agitée et sonore dont les flots étaient doux à la tristesse du vieillard. Elle assiège l'étroit sentier, il faut y tremper les pieds si on ne veut faire de longs détours. Aucun vaisseau, point de barques, point de pêcheurs : c'est encore le désert. Il faut cependant s'en séparer, et cette fois pour toujours.

Nous quittons le rivage, mais nous pourrions le suivre, car à partir d'ici la plage s'étend et forme un vaste désert jusqu'aux vallées par où on pénètre vers les saintes montagnes, le ou. Feïran puis le ou. Hébran. Pour une troupe nombreuse ce serait le chemin le plus naturel, quoique un peu plus long, car nous allons nous engager dans un réseau compliqué de vallées hautes, sur un plateau dont l'entrée sera difficile. Ce qui nous attire, ce sont les mines égyptiennes : était-ce un sujet d'attraction pour les Hébreux ? Je me contente ici de noter le double itinéraire qui aboutit à l'oasis du ou. Fïran.

Donc nous tournons au sud-est. La grande plaine d'el-Markah, c'est encore un désert, mais combien différent des autres ! Le dj. Marhâh, complètement noir, ferme la route au nord-est. Sur les flancs, des grès bigarrés. Le sable de la plaine formé de débris de granit ou de grès granitoïde est presque rose, et dans ce sol en apparence si stérile, les pluies de l'hiver ont fait germer la plus tendre végétation. Le chameau, très délicat pour sa nourriture quand il en a l'occasion, se jette avec une avidité à laquelle rien ne résiste sur ces menues fleurs à peine épanouies. La caravane est dispersée, le désert est devenu un pâturage, et c'est à grand-peine qu'on maintient la direction de l'échancrure (ou Hanaq-el-Laquâm) qui introduit dans l'enceinte des grès colorés. La montagne flamboie, l'impression est si profonde qu'on a peine à s'arracher à une torpeur d'admiration pour camper à l'entrée du ou. Schelâl.

Jeudi 20

À quelque distance du campement les eaux d'hiver forment un petit réservoir où on va s'approvisionner. Puis on monte lentement la vallée sablée de rose, aux parois rouges. Quelques seyals y pendent, aux feuilles diaphanes. Puis c'est la montagne en désordre, le chaos des couleurs qui se juxtaposent en masses compactes : collines de grès rouge, qu'on croirait vêtues de pourpre ; roches d'un noir brillant, ou jaunes comme les blés, ou blanches, ou violettes, tout cela entassé confusément en face des bleus crus des horizons lointains ; couleurs trop vives pour n'être pas heurtées et cependant fondues dans l'excès de la lumière qui les calme ; c'est une fête de la nature inanimée où la vie paraîtrait une discordance. Aussi bien on dirait que c'est ici la fin de tout : on marche droit sur un rocher perpendiculaire. Sommes-nous venus seulement pour contempler cet incomparable spectacle ?

Cependant le passage est praticable, grâce à quelques travaux d'un Européen ; en quelques minutes on est au sommet du col (*Naqb Boudra*).

Les seyals ont reparu. Ils sont nombreux dans cette région, quoique les Bédouins les abattent sans pitié, pour faire avec ce bois solide et incorruptible un excellent charbon qu'ils vendent à Suez. Les vallées se coupent assez irrégulièrement ; avec le ou. Geneh ou Igneh on trouve les premières inscriptions sinaïtiques : c'est là, en effet, que le rocher offre ces belles surfaces planes qui invitent à écrire, quand une fois quelqu'un a commencé. Or il y a quelqu'un qui a commencé dans cette région, ce sont les Pharaons d'Égypte, et dès la quatrième dynastie. On arrive en effet à onze heures aux mines de Maghâra.

Ces mines demanderaient encore une monographie complète et soignée. M. de Morgan, le très habile directeur des fouilles égyptiennes, est allé cette année poursuivre les Pharaons jusque dans ce désert : nous espérons qu'il aura été aussi heureux ici qu'en Égypte

Assurément ces surfaces de grès soigneusement layées pour recevoir les portraits des Pharaons, leurs cartouches et leurs inscriptions, n'ont pas la majesté des pyramides : mais peut-être donnent-elles une idée plus haute de la civilisation qui avait su découvrir et exploiter ces mines. Le pharaon Snefrou aux traits réguliers qui saisit la chevelure du Sémite au nez aquilin prosterné à ses pieds a été respecté. L'insolence des triomphateurs n'a pas ému l'indifférence des Bédouins. Mais la cupidité opulente des civilisés pèse encore sur les fils du désert. Ils s'acharnent à cette exploitation meurtrière du grès pour trouver quelques turquoises de médiocre qualité. Sans les baisers que nos Arabes leur donnent gravement en leur touchant le front, nous ne reconnâtrions pas leurs frères dans ces pauvres êtres deminés, rongés par la fièvre ou la phtisie, jaunes et blêmes. Nous n'avons pu constater si les grottes, comme on l'a prétendu, ont été taillées au silex. Les plus beaux bas-reliefs supposent bien l'emploi du métal. Mais au bas d'une inscription à la pointe, un couteau de silex ramassé par hasard marquait clairement comment on avait procédé, puisqu'il nous était facile d'obtenir le même résultat avec cet outil.

Après cette visite émouvante, la vallée écrite (*ou. Mokatteb*) a causé une désillusion à plusieurs. On avait vu les planches de De Laborde, dont le défaut est de grouper sur un seul rocher gigantesque ce qui se trouve un peu partout. C'est bien là d'ailleurs que les inscriptions sinaïtiques sont en plus grand nombre : or cette région est dépourvue d'eau, au moins pendant la plus grande partie de l'année. Comment supposer, avec Euting, que les marchands nabatéens y faisaient des séjours ? Nous persistons à regarder comme les auteurs des inscriptions les pèlerins et les voyageurs, sans exclure les habitants de Pharan, les tribus nomades et les soldats en tournée.

Un col, beaucoup moins beau et beaucoup plus facile, termine ici la haute région. Nous redescendons à la nuit dans l'ou. Feiran où des feux allumés nous guident vers le campement.

Vendredi 21

Nous allons suivre le ou. Feiran pendant six heures jusqu'à l'oasis. La vallée est large, la montagne grise, le soleil ardent : à chaque tournant on espère reposer ses regards sur l'oasis : route fatigante et monotone. Discutons.

Il serait du plus haut intérêt de fixer sur place les détails de l'itinéraire de sainte Sylvie, tels du moins qu'ils figurent approximativement dans Pierre Diacre ³. Remontons un peu plus haut, à son *Arandara* qui est pour elle *Helim*, et qui est en tout cas le ou. Gharandel. *A transitu autem maris rubri, id est Sur, non invenitur tam amaenus locus cum tanta et tali aqua, et tam abundanter nisi istam.* Nous tenons bien le point de départ. *Inde ergo media mansio juxta mare est.* Elle a franchi sans les décrire les montagnes qui tournent le Dj. Hammam Firoun, ou plutôt Pierre Diacre aura abrégé, selon sa coutume. *Demum vero apparent duo montes excelsi valde, a parte vero sinistra antequam ad montes venias, locus ubi pluit Dominus manna filiis Israela montes vero excelsi et erecti valde sunt.*

Ce sont les montagnes du Maarkh, qui forment un cirque imposant au-dessus de la plaine : la pèlerine place ici le premier don de la manne. C'est encore l'opinion de beaucoup de gens. Nous avons franchi comme elle, de l'autre côté, c'est-à-dire sur la droite en allant au sud, le passage Bâbâ. *Ab alia autem parte montium vallis planissima est ac si porticus, ducentos passus vallis ipsa in latitudine habens.* On entre là dans les grandes montagnes. *Ab utroque autem latere vallis montes ipsi excelsi et erecti sunt.* Mais nous avons laissé la plaine derrière nous : il faut donc nécessairement supposer qu'à ce point la pèlerine s'est retournée pour mesurer la plaine qu'elle venait de traverser, du point où les montagnes s'ouvrent, c'est-à-dire sur la mer. *Ubi autem montes aperti sunt vallis sex millibus passibus lata, longitudinis autem satis plus habet.* Et en effet la pleine d'El Markâh a justement six milles de large (deux heures de chameau) et se prolonge au sud sans qu'on puisse la mesurer du regard. Tout cela d'ailleurs paraît fort abrégé. Nous sommes tout à coup à des cryptes qui ne peuvent être que les mines de Maghâra. *Montes vero toti per gyrum excavati sunt ; taliter autem factae sunt cryptae illae, ut si suspendere volueris vela, cubacula pulcherrima sunt. Unumquodque autem cubiculum est descriptum litteris haebrais.* C'est bien la région des inscriptions égyptiennes et nabatéennes. *Aquae etiam ibi bonae et abundantes satis in extrema valle sunt, sed non quales in Helim. Locus vero ipse vocatur desertum Pharan, unde missi sunt exploratores à Moyse qui*

³ On sait que le ms. de sainte Sylvie ne commence qu'à son arrivée au Sinaï. M. Gamurrini a pensé, non sans raison, qu'on pouvait suppléer en partie à cette lacune par le récit de Pierre Diacre qui s'inspirait quelquefois textuellement de la pèlerine. On ne saurait faire un reproche à M. Gamurrini, auquel on doit tant de reconnaissance pour la découverte des précieux manuscrits, d'avoir annoté le texte d'une manière insuffisante quant à la géographie. Ainsi pour lui Raphidim est entre le Serbal et le *Jauzech* (?) ; le lieu de la prière de Moïse est le Serbal lui-même etc... Il était difficile de faire mieux sans connaître les lieux. Nous essayons ici de retrouver exactement l'itinéraire de Sylvie dans la mesure où il a été reproduit par Pierre Diacre. *S. Silviae Aquitanae peregrinatio... accedit Petri diaconi liber de Locis Sanctis* ; Rome, 1886.

considerarent terram : ab utrisque vero partibus locus ille munitus est montibus. Laissons l'identification biblique pour ce qu'elle vaut.

Voilà un passage qu'on n'a pas compris et qui est très clair sur place. On a cru que ces eaux étaient celles de la grande oasis de Feïran, d'où la nécessité de placer plus loin Raphidim et le lieu de la prière de Moïse d'après la pèlerine, de la mettre en contradiction avec les autres témoignages, et de lui faire dire cette chose étonnante, que les eaux de l'oasis de Feïran sont moins abondantes que celles du ou. Garandel. Tout s'explique, si l'on constate qu'il y a de l'eau, au moins en hiver, dans la partie basse du ou. Feïran qui fait suite au ou. Mokatteb après le col. Avant le ou. Roumâneh, sur la rive orientale, les Bédouins citent la source *Aïn Abou Djerdouil*. Elle ne figure pas sur la carte anglaise, et probablement elle n'est pas perpétuelle, malgré son nom de *ain* (source). En 1893 nous avons déjeuné un peu plus loin, sur le côté ouest de la vallée, auprès d'une eau limpide, mais qui tarit l'été. Les Bédouins en ont rempli leurs outres ; ils la nommaient Aloueh. Ce sont bien là les eaux inférieures au ruisseau d'Helim « *qui tamen tempore aliquo siccatur* ». Le texte devient clair, et en effet nous n'étions pas encore à Pharan. « *Prope autem ad vicum Faram ad mille quingentos passus coangustantur montes illi, ut vix triginta passus lata ibi sit vallis ista* ».

Évidemment il s'agit de la passe étroite qui précède l'oasis d'El-Hessoueh. Or la pèlerine déclare : « *Ibi appellatur locus ille Raphidim, ubi Hamalech occurrit filiis Israel, et ubi murmuravit populus pro aqua, et ubi Iethro socer Moysi ei occurrit. Locus vero, ubi oravit Moyses, quando Jesus expugnavit Amalech, mons excelsus est valde et erectus imminens super Pharan : ubi autem oravit Moyses, ecclesia nunc constructa est.* » Impossible de s'y méprendre. La montagne de gauche qui resserre si fortement la vallée laisse voir avant l'oasis son sommet couronné de ruines ; mais quand on est dans le petit cirque de l'oasis où sont bien les ruines de Pharan, elle se dresse dominante et provoquant l'escalade : c'est raide et à pic et on n'est pas tenté de chercher querelle à l'intrépide femme pour avoir exagéré la hauteur. « *In tantum autem locus ipse usque ad quingentos passus erectus est, ne si per parietem subeas* ». C'est bien cela, c'est le Dj. Tahouneh, quoiqu'il n'ait pas 300 mètres au-dessus de la vallée. Cette analyse de textes ne paraîtra pas un hors-d'œuvre dans un voyage comme le nôtre : les discussions courtoises faites sur place comptent parmi nos meilleurs souvenirs. Nous avons anticipé, mais tout en causant nous n'avons pas laissé passer inaperçu le rocher de Hesy-el-Khattâtin.

C'est une paroi assez remarquable pour sa masse et parce qu'elle est détachée de la montagne, près d'un tournant où la route paraît barrée. Les inscriptions nabatéennes qui la couvrent n'ont rien de particulier : ce sont

comme presque partout des noms propres. Les Arabes attachent cependant à ce rocher un souvenir confus, puisqu'ils y jettent de petites pierres, mais sans donner aucun signe de réprobation. Le nom de Hessy-el-Khattâtin, signifie *eau ensablée de l'écrivain* : Palmer en a conclu, non sans raison, que la tradition arabe actuelle plaçait là le rocher d'où Moïse a fait sortir de l'eau et auquel l'Exode donne le nom de *Massa* (Ex 17, 7). Cette tradition ne serait que moins suspecte pour se rattacher seulement à un nom, car nos Bédouins ne savent rien de plus. Mais la tradition ancienne, Sylvie, Eusèbe, saint Jérôme, ne distinguait pas de Raphidim la source miraculeuse, et le Raphidim de sainte Sylvie n'était qu'à 1 500 pas de Pharan, tandis qu'il y a bien une heure et demie de Hessy-el-Khattâtin à l'oasis. Nous ne discutons pas le problème, nous examinons les lieux et les traditions d'après les lieux.

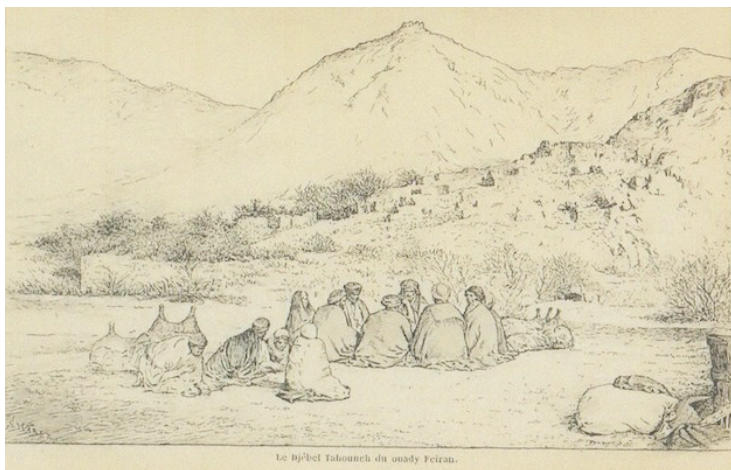
On continue donc d'avancer, et bientôt le Serbal apparaît dans toute sa majesté. C'est un beau point de vue, mais je constate encore que personne n'est remué, et c'est bien l'impression générale que traduisait l'un de nous en écrivant sur son carnet : « C'est imposant, mais s'il est permis d'opposer des arguments de sentiment aux preuves de sentiment du Dr Ebers, l'impression de cette vue est décidément commune, et j'ai beau écarter tout jugement préconçu, ou plutôt concevoir de parti pris le Serbal comme montagne de la Loi, je n'en suis pas autrement saisi que comme d'un beau site. Si c'est là le Sinâï, l'ange du lieu demeure muet pour moi et je n'ai pas eu, sous le frôlement de son aile, la sensation toujours infiniment douce des souvenirs... D'ailleurs nous étudierons le Serbal ».

La vallée, qui s'est élargie pour laisser entrevoir le géant, se resserre, on aperçoit des palmiers, quelques petits champs de blé, de pauvres huttes de branchages. C'est l'oasis d'El-Hessoueh. Le Dj. Tahouneh avec ses ruines se dresse à gauche, puis la colline du Meharret qu'on croirait tout d'abord artificielle tant elle est couverte de débris de maisons ; voici un vrai ruisseau, une petite plaine, un bois de palmiers : c'est l'oasis de Feïran.

Nous voilà enfin sur une terre d'histoire, il s'agit d'une ville connue, on sait même le nom de quelques-uns de ses évêques⁴. J'insiste seulement sur certains points.

D'abord ces prétendues habitations qui couvrent la montagne et ces cavités étroites creusées dans le roc paraissent bien être des tombeaux.

⁴ Netras ou Nateras, à une époque inconnue ; Macarius, auquel l'empereur Marcian écrivit en 451, pour le mettre en garde contre les intrigues de Théodose, évêque intrus de Jérusalem, qui s'y était réfugié et y colportait les erreurs des monophysites ; Photius, vers 544 ; Théodore de Pharan, qui soutint l'erreur monothélite (Lequien, *Oriens Christ.*, t. III, p. 570).



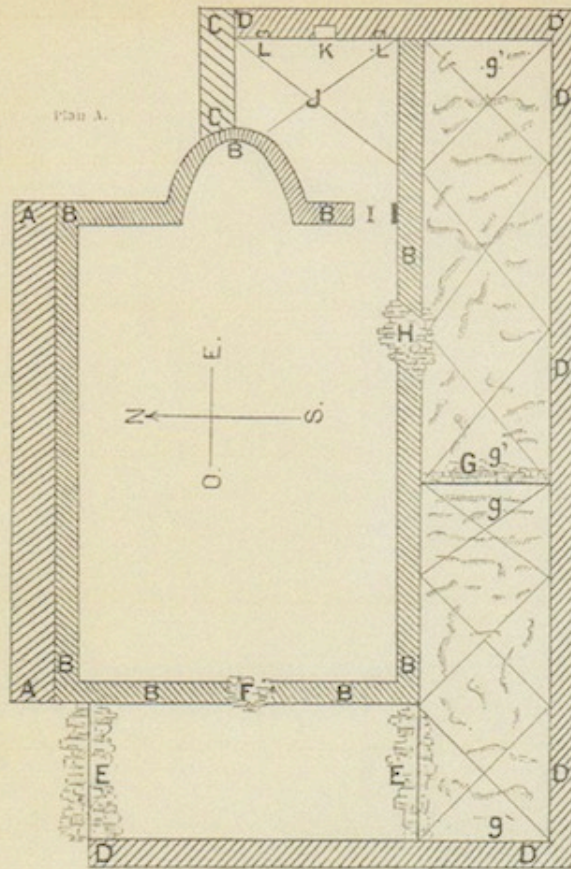
Le Djebel Tahouneh du ouady Feiran.

onnettes construites en pierres
s croirait massives : mais on
être que la place d'un cadavre.
les : ce ne sont ni des auges, ni
me en Palestine ou en Syrie :
'habitations. Presque toutes les
montagnes autour de l'oasis sont percées de ces excavations ou couronnées
de ces petits édifices qui de loin paraissent des villages.

La population a donc dû être assez considérable. Peut-être aussi était-ce le cimetière d'une bonne partie de la péninsule. Cette explication admise, les *nawâmis* qu'on trouve dans quelques vallées ne sont non plus que des tombeaux. Mais ce mode de sépulture si particulier est sans doute très ancien : on les montrait déjà à Sainte-Sylvie comme les « *memorias concupiscentiae* » qu'on faisait remonter au temps de Moïse, quoique son attention n'ait été attirée sur ces tombeaux que près du Sinaï, au lieu où on plaçait la station des Israélites qui porte ce nom (Nb 11, 34).

Mais, au premier coup d'œil, on juge que les ruines du Tahouneh ne sont pas de simples tombeaux. C'était sans doute la région des monastères. On y monte par un chemin à lacets très bien conservé.

Sur les premières pentes de la montagne, à quelques mètres seulement au-dessus du ouady, faut-il voir une chapelle dans une construction en grandes briques crues sur un sous-bassement en rocaïlle ? L'abside en saillie et l'orientation exacte le font penser ; rien d'ailleurs ne mérite attention dans ce petit édifice construit, ce semble, sur deux tombes visibles au côté nord.



Echelle
0 1 2 3 4 5 Mètres

- AA. — Gros mur en blocage, à peu près complètement écroulé; il est accolé au mur immédiat de l'église.
- BB., BB. — Murs de l'église en appareil régulier; l'intérieur porte en plusieurs endroits des traces de crépissage. L'abside et la paroi méridionale s'élèvent encore à plusieurs mètres au-dessus du sol.
- CC. — Gros mur analogue à A.
- DD., DD. — Mur de construction peu soignée. L'espace compris entre l'église et cet avant-mur a dû être occupé par des salles complètement détruites; on peut du moins conjecturer leur existence par les débris considérables qui jonchent le sol.
- EE. — Murs de soutènement.
- F. — Probablement la porte ancienne.
- G. — Mur de soutènement; le niveau gg est d'un mètre environ plus élevé que celui de gg'.
- H. — Peut-être une porte latérale; cependant on n'en distingue pas bien les pièces parmi les débris.
- I. — Porte.
- J. — Chambre.
- K. — Niche rectangulaire assez grande.
- LL. — Niches carrées, plus petites, à 3 mètres environ de hauteur dans le mur.

À 150 mètres environ au-dessus du ouady, le vieux chemin passe devant une première église située sur un terre-plein formé par une série de terrasses, dans la dépression qui limite le Tahouneh à l'occident. La construction, un peu légère, a mal résisté à l'action du temps.

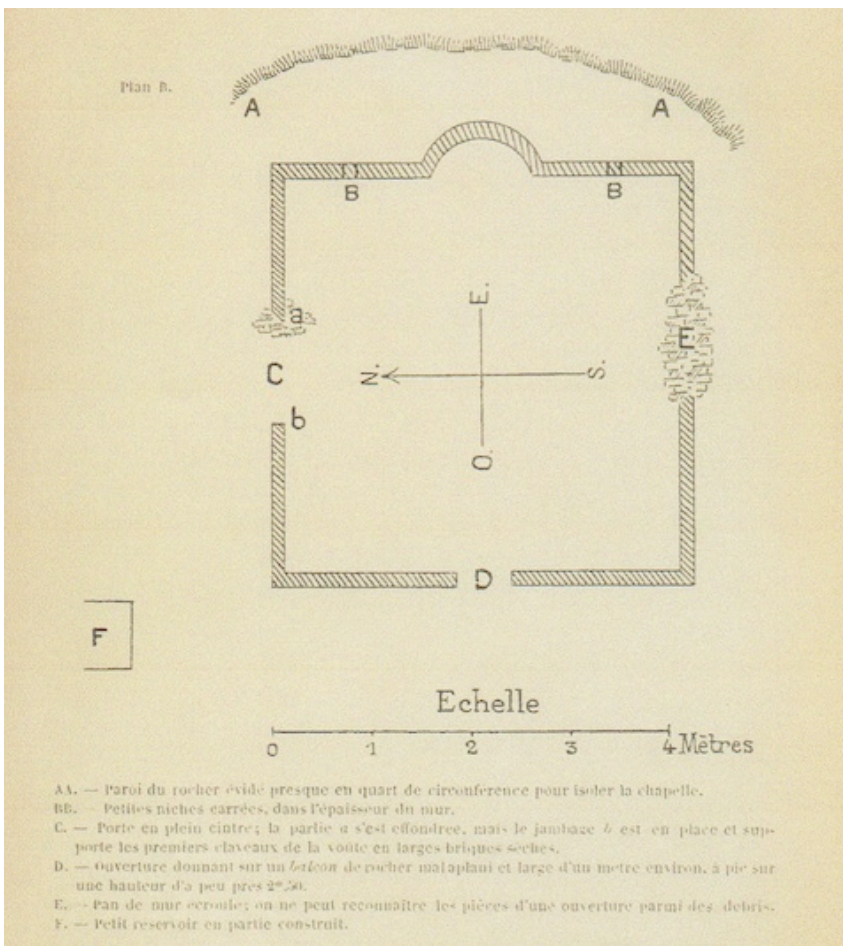
Les fragments nombreux de colonnes aux belles moulures (diamètre ordinaire 0 m 35), les pierres d'appareil ou plutôt de revêtement, avec leurs traces de stuc et de peinture, les débris de corniches, de frises, d'urne, d'un beau travail, s'entassent par monceaux dans l'enceinte de l'église et dans l'étroite ravine qui se creuse sous les murs de la façade méridionale. Tous ces matériaux sont en joli grès rose à nuances violettes, et l'on peut même constater quelques motifs d'ornementation sculptés dans le granit gris. Le monument a dû avoir grand air au jour de sa splendeur. Si du moins les ruines nous révélaient quelque chose de son origine et de son histoire ! Tout au plus relevons-nous, sur plusieurs morceaux d'une même corniche, quelques caractères grecs dont il n'est pas possible de former un sens. En revanche, les signes chrétiens, croix de divers modules, ne se peuvent compter.

Pourquoi les irrégularités que signale le plan ci-dessous ? Pourquoi le double mur si lourd du côté nord ? D'autres en découvriront peut-être une explication qui a échappé à notre examen.

En poursuivant l'ascension par N. E., à 60 ou 80 mètres plus haut, on observe une deuxième église de dimensions beaucoup plus restreintes. Elle s'élève à quelques pas du chemin, sur une saillie du rocher.

Le plan B en reproduit les proportions évaluées sur des mesures en pas. Quatre ou cinq marches d'un escalier tel quel amènent au seuil de l'entrée septentrionale. La construction n'offre rien de soigné ; les quartiers de grès ont été pris à même dans la masse qu'on entaillait pour former l'assise de l'édifice. Un stuc, dont les vestiges sont assez nombreux, dissimulait toute l'imperfection de l'appareil. Les murs ont à peu près partout 2 m 50 de hauteur, et aux angles on voit des blocs de grès noirâtre, qui ont dû recevoir les retombées d'une voûte ou d'un rudiment de coupole. Dimensions, aspect, site, proximité de la petite citerne : tout cela rappelle étonnamment certain petit oratoire accroché aux flancs du Cédron, non loin de l'antique lauré de saint Sabas.

Une troisième église occupe le sommet du Tahouneh, mais il est si difficile d'en reconnaître l'emplacement et les proportions, que nous nous contentons de relever ici l'ensemble des ruines.



Dans l'état actuel de l'édifice qui domine le Tahouneh n'est plus une église. On voit en particulier comment les musulmans l'ont désorientée en pratiquant deux niches dans la direction du sud. Mais il est impossible de douter que la destination de cette église, très incommode pour les fidèles, d'ailleurs déjà pourvus au Méharret, n'ait été de perpétuer le souvenir de la prière de Moïse. Le soin qu'ont pris les musulmans d'en faire un lieu sacré pour eux ne fait que confirmer ce fait, attesté dès le temps de sainte Sylvie. Les débris qu'on remarque sont-ils ceux de la première église ? C'est assez vraisemblable, car les moines n'ont pu se maintenir ici après l'Islam. Quelques pèlerins ont parlé des pierres qui auraient soutenu Moïse. La

première tradition chrétienne hésitait peut-être à les montrer puisque Antonin nous dit qu'elles étaient sous l'autel⁵.

Nous les chercherons d'autant moins que l'Écriture ne cite qu'une pierre sur laquelle Moïse était assis. Mais les trois chapelles ne rappelaient-elles pas le souvenir des trois héros de la prière. Moïse, Hour et Aaron (Ex 17, 8 et s.) ? Une tradition en exclut une autre. Sylvie, qui plaçait Raphidim à Pharan, mettait le Sinaï à 35 milles, ce qui est justement la distance du Dj. Mouça. Le Serbal n'est donc pour l'ancienne tradition chrétienne ni le lieu de la prière de Moïse ni la montagne de la Loi.

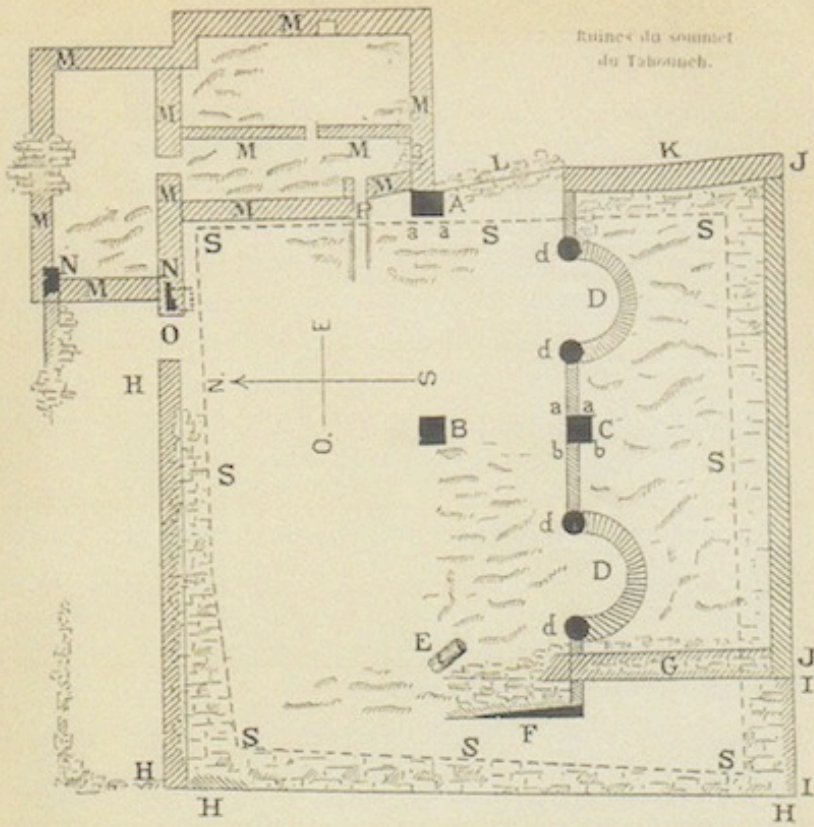
Ce n'est pas une raison pour ne pas tenter l'ascension de cette splendide masse de granit rose, couronnée de sept sommets. Elle ne présente d'ailleurs aucun danger, il n'y faut qu'un peu d'entraînement et le courage de monter pendant cinq heures.

Samedi 22

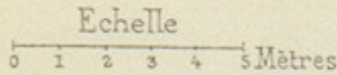
On suit pendant plus de deux heures le ou. Aleyat, où se trouvent beaucoup de tombeaux et d'inscriptions nabatéennes, jusqu'à une source glacée, près d'un figuier sauvage, *Aïn Abou Hamata*. C'est là que commence l'ascension, c'est là seulement qu'on est au pied du Serbal, dans une vallée en pente rapide, étroite et encaissée. Là se dressent les parois roses, toutes droites, fermes et stables. C'est bien la montagne éternelle, le dur rocher dans son immobilité majestueuse. Cependant, entre deux murs de granit, s'ouvre une cheminée : les blocs détachés du sommet tombés l'un sur l'autre forment un escalier. De roc en roc on arrive en deux heures et quart à un col. Une arête conduit en trois quarts d'heure à l'un des sommets. Ça et là on passe dans la neige accumulée dans les fissures, on essaye, mais en vain, de lire des inscriptions nabatéennes très légèrement gravées dans le granit et effacées par le temps. On est enfin sur une plate-forme qui paraît être la plus haute des sept pics qui forment le Serbal.

Il n'y a là qu'un tas de pierres, un *ridjm*. Un peu en contre-bas, sur une autre plate-forme, mon guide de 1893, Mouça, prétendait qu'il y avait une église de la Vierge. Mais les pierres qui se trouvent là ne paraissent pas avoir jamais été appareillées. Le même Mouça affirmait énergiquement

⁵ « *Pharan civitatem, in qua pugnavit Moyses cum Amalech : ubi est oratorium, cujus altare positum est super lapides illos, quos posuerunt Moysi oranti* » Anton. c. XL. Dans le texte de Pierre Diacre : « *Locus autem ipse quemadmodum sedit, et quemadmodum lapides sub cubitu habuit hodie parent.* » (Éd. Gamurrini, p. 141.)



Ruines du sommet
du Tabouneh.



- S-S. Ligne qui délimiterait approximativement l'oplande terminale agrandie par les murs de confinement.
 ABC. Pylônes anciens, carrés, en bel appareil. A, porte sur la face au l'inscription suivante :
 + X X A P I A
 M O N A X O C
 Sur les faces ou et 16 de C, à 1^m.30 environ de deux arcs encadrant le blocage du mur moderne.
 DD. Abaisibles musulmanes construites avec des dalles anciens et reliées par un petit mur. Détruire ces abaisibles jusqu'au mur de confinement le niveau du sol est plus élevé, d'un mètre environ, que la plate-forme centrale; les dalles anciens y sont abondants.
 dd, dd. Colonnes anciennes à deux encorches. Diamètres : 0^m.32.
 E. Colonne; diamètre : 0^m.32; en partie enfouie.
 F. Fax de mur dont l'appareil régulier paraît ancien.
 G. Sûre mur rasé au sol; il semble moderne.
 HHHH. Mur de confinement.
 II. Blocage moderne.
 JJ. Appareil moderne portant des traces de creusement à la chaux.
 K. Même appareil enfouie. Ce mur a deux parties mal rasées.
 L. Petit mur de soutènement.
 MM. M. Mur d'appareil analogue à JJ mais non enfouie. Ils forment les compartiments d'un 1^{er} et 2nd étage rapidement envahis la pente de la montagne.
 NN. Fragments d'appareil anciens visibles dans le mur moderne où il se trouvent enfouies.
 O. Porte moderne.
 P. Sente de ruisseau profonde de 0^m.20 environ; les parois sont construites avec peu de soin.
 Les parties indiquées au nord (ABC, NN, F) ont évidemment fait partie du monument principal et paraissent bien en place. Un examen soigné, et surtout quelques levées soignées permettraient probablement de donner quelques autres points de repère qu'on peut déjà supposer dans l'état actuel des ruines, mais qui ne sont pas relevés comme n'ayant pu l'être suffisamment vérifiés.

qu'au *Dj. el-Bint* ou *el Benât*, il n'y a pas d'église comme certains voyageurs l'ont prétendu, et comme, pour le tenter, j'exprimais ma satisfaction d'être arrivé au lieu où Moïse parla avec Dieu, il leva simplement le bras pour indiquer au sud-est le groupe des saintes montagnes. Aujourd'hui du moins, la tradition des Arabes, même de ceux qui habitent le ou. Feïran, est conforme à celle des moines du Djebel Mouça. C'est un fait qu'on doit constater sans en exagérer l'importance.

Nous ne quitterons pas l'oasis sans rectifier deux assertions qui ont acquis droit de cité dans les guides et qui, par eux deviennent le pain quotidien du touriste.

On prétend que Pharan s'est d'abord nommé φοινιχών (*Phoinicon*), la Palmeraie, et qu'il en est question dans Diodore (III, 42). Mais il suffit de lire l'historien pour se convaincre que cette palmeraie, nom d'ailleurs assez commun, était située au bord de la mer ; le terme de l'historien grec est formel, et il s'agit d'un périple. Les savants géographes qui se sont occupés de cette question ont pensé à Tor, où l'on débarque pour aller au Djebel Mouça, et il n'y a pas lieu de s'écarter de cette opinion. En tout cas, la palmeraie de Diodore n'est pas le Ou. Feïran. On prétend du moins qu'il représente une autre palmeraie, celle de Procope.

« La Palmeraie est sur le continent, en plein pays, s'étendant fort loin, et où rien ne pousse que des palmiers. Abocharagos (d'autres lisent Abocharabos), chef des Sarrasins qui y sont, en fit don à l'empereur Justinien, qui le constitua phylarque des Sarrasins de Palestine⁶. »

On veut absolument qu'il s'agisse ici de l'oasis de Feïran. Mais pourquoi nommer *Phoinicon* ce que tout le monde connaissait alors sous le nom de Pharan ? D'ailleurs il fallait lire Procope jusqu'au bout. D'après lui, le pouvoir de Justinien demeura purement nominal. En réalité, la Palmeraie n'était pas soumise à ses ordres. Or les Byzantins continuèrent d'exercer leur domination à Pharan. Je ne parle pas des moines et des évêques qui restèrent en relation avec l'Empire. Je ne cite que pour mémoire Antonin (vers 570), qui place à Pharan une garnison de huit cents soldats. M. Ebers nous dirait, quoique sans preuve, qu'il ne le tient pas pour authentique. Mais l'histoire des constructions de Justinien au Sinaï, sur lesquelles M. Ebers insiste tant, prouve que le pays était vraiment sous sa domination, sauf les incursions des nomades. Est-il d'ailleurs impossible d'assigner un endroit convenable à la Palmeraie de Procope ?

⁶ *De Bellis*, I, 19.

Je n'hésite pas pour ma part à la placer à Nachel, et je suis étonné que personne n'y ait encore songé. Procope parle de la péninsule, et Nachel est précisément au milieu (έν τη μεσογειά). Le nom de Nachel signifie les palmiers, tout comme (φοινυχών). Toute la région est beaucoup plus privée d'eaux que les vallées de la haute montagne. Il y a environ dix jours de marche de Nachel à Jérusalem, et ce lieu horriblement désolé, impossible à coloniser, a dû être toujours plus fermé aux armes et à la civilisation romaines que la ville de Pharan. Abocharagos, un Abou-Charadj quelconque, devait être l'un des ancêtres de notre ami le scheik Soliman. Nous demandons qu'il disparaisse des guides à l'oasis de Feiran.

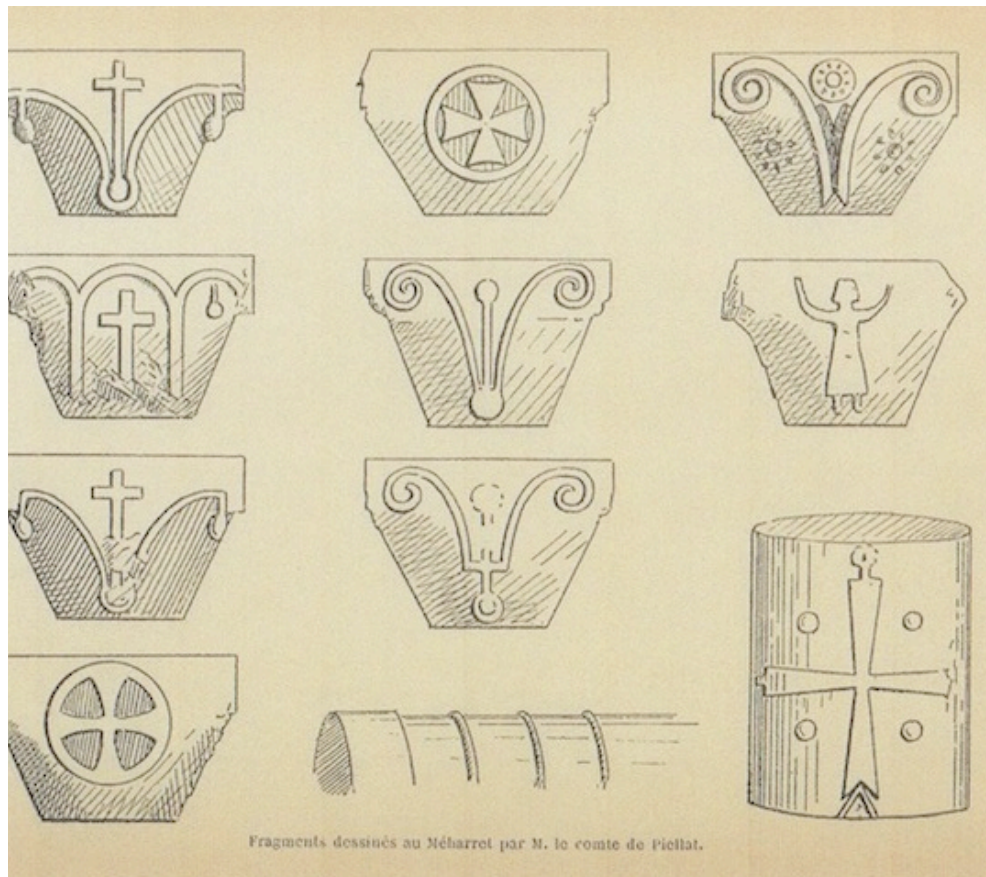
Dimanche 23

La journée du 22 a été prise tout entière par l'ascension du Serbal. Le lendemain on emploie la matinée à visiter encore les ruines. C'est presque au moment du départ que M. le comte de Piellat retrouve le chapiteau, mentionné par Palmer, qui représente un homme en prière, les bras levés, allusion évidente à la prière de Moïse ; il se trouve actuellement sur la pente est du Méharret.

Vers dix heures, le départ. On jouit pendant trois quarts d'heure de l'agréable compagnie de l'eau et des palmiers. Puis les tamaris se prolongent jusqu'à la porte de l'oasis, el-Boueïb.

Çà et là, mais au même niveau, à environ 30 mètres au-dessus du sol de la vallée, un limon jaunâtre, déposé en couches régulières, atteste que la vallée formait ici un lac. L'œil le moins exercé reconnaît aisément la nature de ces dépôts, mais dans quelle relation sont-ils avec la période glaciaire ou les périodes glaciaires, puisque, en Allemagne du moins, la pluralité est admise, c'est ce que je ne saurais dire. La route s'élève sans cesse, mais doucement, dans le ou. Slâf. Cependant, au lieu de suivre toujours cette large vallée, nous prenons un raccourci en montant le ou. Abou-Talib, dominé par la mosquée du scheik de ce nom. Les Bédouins font là une grande fête chaque année : ils savent en décrire les réjouissances, repas, danses et fantasias, mais qu'est-ce qu'Abou-Talib ? un scheik ancien, sans doute ; mais... qu'a-t-il fait ? Dieu le sait ! Les Aoulad-Saïd ont un grand campement dans le ou. Slâf : les hommes viennent nous saluer au passage sans rien demander. L'intelligent et fidèle Djema qui m'a conduit en 1893 à l'Akaba est venu très loin à notre rencontre : la jalousie des autres ne lui a pas permis de prendre part cette fois à l'expédition.

On rejoint le ou. Slâf à l'embouchure du ou. Rimthe. Seba'il, parti d'avance pour passer une journée en famille, avait fait rôti un mouton et



s Arabes devant nous
gal exceptionnel, puis
et des cris. C'est en
le retour par l'Akaba
e, nous arrêtons cette
omade, et il paraîtrait
emin de fer.

Lundi 24

Deux heures pour arriver au pied du col Naqb el H \bar{a} ouna. Il est impossible que ce point important n'ait pas été occupé par un poste militaire. Il y a là en effet des ruines assez étendues. Une petite maison qu'on croirait habitable ne contient qu'un sarcophage avec un voile étendu et de petits drapeaux rouges et blancs. C'est donc encore un cimetière.

Nous sommes à l'entrée des saintes montagnes. Les chameaux chargés devront faire le tour par le ou. Esch-Scheik, mais le col est praticable, grâce à l'ancien chemin des moines, tracé le long des blocs de granit. Car nous sommes ici, comme sur les flancs du Serbal, en plein granit rose. Sur cette route de près de deux heures, un seul palmier, arrosé d'une eau glacée et limpide. Puis les montagnes s'ouvrent, bornant une longue plaine jusqu'au pied d'un triple sommet qui termine l'horizon, c'est lui, ce Sinai ! Je n'essaierai pas de rendre l'impression profonde qui s'empare alors de l'âme. Je le sais, ce n'est pas un argument. Pour quelques esprits cette conviction irraisonnée qui domine l'imagination éveillera les soupçons. Si c'est pour ce seul motif que la tradition chrétienne a placé là le Sinai, ce n'est plus une tradition. C'est une impression... Pour le moment je ne discute pas. Devant ce spectacle personne n'y songe. Je ne transcris pas non plus l'enthousiasme dans mon carnet. À cet endroit ses pages sont blanches. Je cherche à me souvenir et à constater. Je constate donc, on en conclura ce qu'on voudra, qu'à ce moment les doutes s'évanouissent, une terreur religieuse s'abat sur les sens à l'aspect de cette montagne triple et une. Cette plaine, isolée dans le chaos des montagnes, paraît disposée comme un rendez-vous avec Dieu sur les hauteurs. Et cette impression n'est pas nouvelle, car du temps de sainte Sylvie, on tombait à genoux pour prier en apercevant la montagne de Dieu. Oui, il faut remercier Dieu d'avoir mis tant d'harmonie dans ses œuvres, d'avoir promulgué sa loi éternelle du haut de cet escabeau de granit, d'avoir répandu dans les esprits sa vérité pendant que sa lumière baignait les pics éblouissants, d'avoir parlé où il semble qu'on ne peut entendre que lui. Vraiment Dieu se révèle ici. La nature et l'histoire crient à l'envi et on est tenté de crier avec elles le nom du Seigneur Dieu. Les ombres s'allongent à mesure qu'on entre dans la vallée, mais les parois éclairées brillent d'un plus vif éclat. Voici le couvent dans son fouillis de verdure sombre d'oliviers et de cyprès. Voici la maison de Dieu : c'est là qu'il a révélé son nom, et sur la porte on lit : ΕΓΩ ΕΙΜΙ Ο ΩΝ.

II. Le Sinaï

Février 1896

Le couvent du Sinaï, dédié aujourd'hui à sainte Catherine, est un des plus célèbres du monde, surtout depuis que Tischendorf y a découvert son fameux manuscrit. Cependant il est encore peu connu dans certaines particularités. Lorsqu'on l'aperçoit d'abord de la plaine d'Er-Rahah, c'est comme un nid de verdure dans le rocher. À mesure qu'on monte l'étroite vallée où il est situé, on découvre le jardin, avec ses oliviers, ses cyprès, ses vignes, ses amandiers en fleurs, et derrière ce parterre épanoui dans le granit se dresse la masse presque carrée des vieux murs bâtis par Justinien, réparés par Kléber et qui gardent dans leur enceinte le puits de Jéthro et la place du buisson ardent. La caravane monte recueillie, on se réunit sous le porche devant la porte massive. Il est tout à fait nécessaire, pour être introduit, d'avoir une lettre de l'archevêque du Sinaï, seul supérieur du monastère, lequel réside ordinairement au Caire. À peine avons-nous transmis cette lettre, rédigée selon les anciennes formes des lettres commendatices, la porte s'ouvre et le moine Euthymios, qui nous avait guidés en 1893, se présente. Après une accolade fraternelle, nous apprenons qu'il remplace le procureur, Nicodème Tsekas, dont nous regrettons d'autant plus l'absence qu'il était le seul parmi les moines à parler couramment le français et l'arabe. Du latin, il ne saurait être question, et nous n'avons personne qui parle le grec moderne. Malgré cette difficulté réelle, nos rapports avec les moines ont été marqués d'égards et de courtoisie. Nous avons décidé de leur demander l'hospitalité dans le couvent même, pour être plus à portée de l'église. On mit à notre disposition quatre chambres où nous étions bien. Les moines ne permettent pas aux Latins de célébrer dans la chapelle du buisson ardent, mais nous pouvions du moins le faire dans nos cellules. À l'extrémité de notre corridor, une petite terrasse dominait à la fois le couvent et la vallée.

Du côté du couvent, c'était le contraste de l'église, en bel appareil jauni par le soleil, accotée de la mosquée que les moines tolèrent pour leurs domestiques arabes, au milieu d'un dédale de galeries, d'édifices en toits inégaux, de cours, de jardins et d'escaliers, tout cet ensemble confus qui fait d'un couvent oriental comme un petit village fortifié adossé à une église. En regardant vers le nord, c'était la vallée, puis la plaine où le soleil régnait, tandis qu'il était déjà caché par la montagne qui surplombe le couvent... et

† ΚΑΙ ΕΛΑΛΗΣΕΝ Κ̄Σ ΠΡΟΣ ΜΩΥΣΗΝ ΕΝΤΩΤΟΠΩ ΤΑΥΤΩ ΛΕΓΩΝ
 ΕΓΩ ΕΙΜΙ Ο Θ̄Σ ΤΩΝ ΠΑΤΕΡΩ Ν ΣΟΥ Ο Θ̄Σ ΑΒΡΑΑΜ Κ Ο Θ̄Σ ΙΣΑΑΚ
 † ΕΓΩ ΕΙΜΙ Ο ΩΝ † ΚΑΙ Ο Θ̄Σ ΙΑΚΩ

la pensée rapide descendait cette vallée, traversait cette plaine, franchissait cette barrière pour se transporter du sein de cette paix dans l'agitation bruyante de nos cités, impatiente de leur promulguer comme la nouvelle du salut ces dix paroles sans lesquelles les sociétés ne peuvent pas vivre. Et toujours cette lumière caressant le granit rose, comme le symbole de la grâce qui rend aisées les fortes actions de la vie chrétienne. N'est-ce pas ici que le rude Moïse a appris de Dieu à être le plus doux des hommes ? Nulle part la nature n'apparaît si puissante, si tranquille et si douce, nulle part la terre et le ciel ne se fondent en une si parfaite harmonie : *Cæli distillaverunt a facie Dei Sinai !⁷*.

Mardi 25 février

La matinée est consacrée à la visite de l'église. En voici la disposition générale, car il n'était guère convenable ni possible d'en lever un plan précis.

La première porte, ornée de marqueterie, donne passage dans le narthex. Là se trouve un chambranle en bois dont l'inscription mérite d'être reproduite, car rien ne s'oppose à ce qu'elle soit du même temps que l'église elle-même. Dessous le linteau, horizontalement, et par conséquent au-dessus de la tête de celui qui entre, on lit la formule que nous avons déjà rencontrée en Palestine, dans les églises du cinquième ou du sixième siècle :

ΑΥΤΗ Η ΠΥΛΗ ΤΟΥ ΚΥ ΔΙΚΑΙΟΙ ΕΙΣΕΛΕΥΧΟΝΤΕΣ ΕΝ
 ΑΥΤΗ.

« Voici la porte du Seigneur, les justes y entreront » (Ps 117, 20).

Le E pour AI n'est pas une preuve que l'inscription soit récente, puisqu'il se trouve avec la même formule dans l'inscription lapidaire de Yaththa⁸

Sur le linteau, faisant face à la première porte, on lit :

⁷ Ps 67, 19.

⁸ *Revue biblique*, 1895, p. 67.

« Et le Seigneur dit à Moïse en ce lieu : Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob : je suis celui qui est. »

Quoique ces paroles soient empruntées pour le sens au chapitre 3 de l'Exode, cependant c'est une reproduction libre et appropriée, et en cela même on pourrait voir l'indice d'une haute antiquité⁹.

Le rideau de la porte se lève lentement, on pénètre dans l'église : la nef centrale produit seule une impression architecturale, gâtée pour nous par la présence de l'iconostase et de certaines parties modernes mal harmonisées avec les anciennes. Le plafond est formé de petits caissons de bois peints en vert avec trois médaillons : mais s'il ne date guère que d'un siècle, les poutres de cyprès de la charpente, qui devaient autrefois paraître à nu dans leur simplicité, sont de la première construction. Nous avons déjà donné le texte exact des deux inscriptions qui sont gravées sur deux de ces poutres¹⁰. Elles sont en place, et par conséquent marquent le terme le plus reculé de la construction, qui ne peut être plus ancienne que la mort de Théodora (548), ni plus récente que la mort de Justinien (565). Quant à la troisième inscription dont on a fourni une copie à M. Ebers, elle se trouve sur la treizième poutre¹¹.

Les bases ni les chapiteaux des colonnes n'ont plus rien de classique. Il est impossible de les comparer à ceux de la basilique de Bethléem. Mais on sait que les chapiteaux de Sainte-Sophie sont sur un modèle complètement nouveau. Ici leurs dessins sont très variés et ils supportent des voûtes de l'un à l'autre, tandis que le toit est plat.

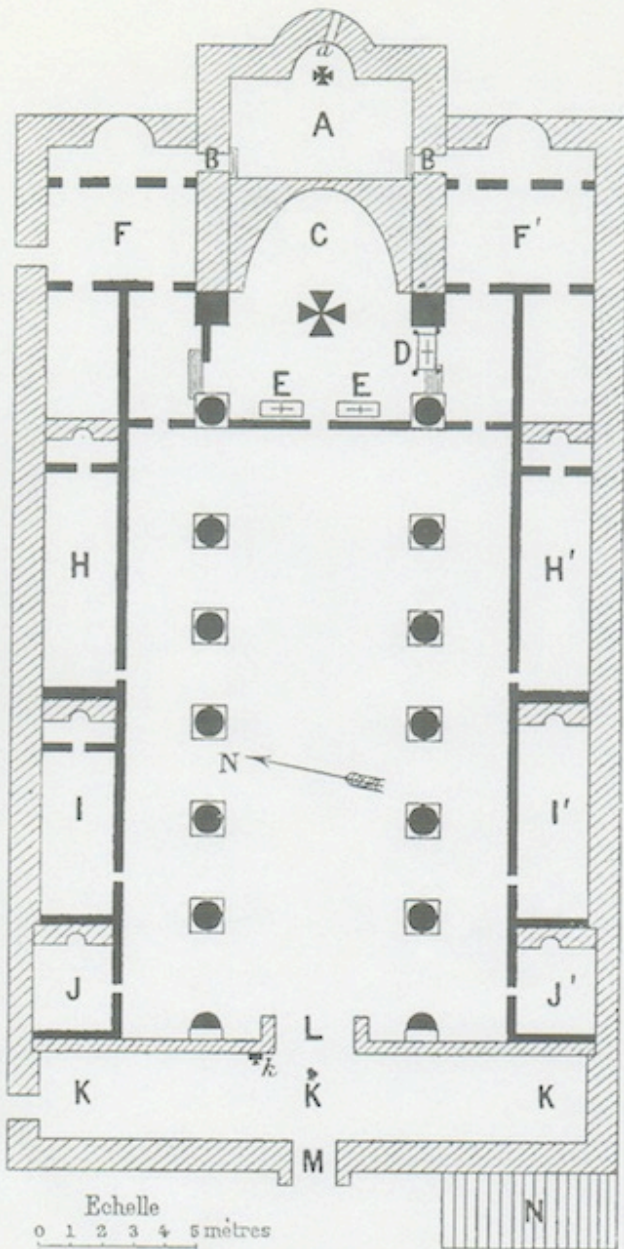
Les bases ressemblent à des gaines qui vont en diminuant de largeur, avec un seul tore près du sol. C'est la partie la plus disgracieuse de cet ordre particulier que je n'ai vu nulle part ailleurs.

L'abside est vraiment belle avec sa mosaïque de la Transfiguration et les médaillons qui contiennent les bustes des apôtres et des prophètes. Pierre, Jacques et Jean qui figurent dans le sujet principal, ne se retrouvent pas dans les médaillons où ils sont remplacés par Jean le diacre, Luc et

⁹ Au chapitre 3, 5, 6, l'édition de Tischendorf d'après le MS. B n'a pas l'article, au contraire l'édition de Lagarde (recension de Lucien) ó θεός, comme dans notre inscription. Le B de ΙΑΚΩ manque, faute de place.

¹⁰ « Pour le salut de notre pieux monarque Justinien. Pour la mémoire et le repos de notre feuve reine Théodora » Cf. *Revue biblique* 1893, p. 634.

¹¹ *Durch Gosen zum Sinai*, Leipsig, 1881, p. 293. [Une phrase en grec, non reproduite.]



- A, Chapelle de sainte Julienne.
 a, Linteau.
 BB, Portes intérieures de marbre.
 C, Abside de la basilique. Justification donnée de la mosaïque de la Transfiguration.
 D, Sarcophage de sainte Catherine.
 EE, Sarcophages encastrés.
 F, Chapelle de saint Jacques.
 F', des saints martyrs Sébastien.
 H, de saint Antoine.

- H', Chapelle de sainte Anne.
 I, — saint Constantin.
 I', — saint Étienne.
 J, — saint Marie.
 J', — des saints Anastase.
 K, Niche de saint Basile.
 L, Porte sculptée avec l'inscription sur le linteau.
 M, Porte à passage sculpté.
 N, Escalier moderne.

Le plan publié ici a été établi sur le relevé de R. P. S. J. en 1901. Il a été corrigé en 1902. On y a ajouté les mesures et d'en compléter le détail.

de le saint Hippolyte (6
 l'inscription qui se

✠ ΠΑ ΔΗΘΕΟ ΔΩΡΟΥ ΠΡΕΣΒ ΚΔΕΥΤ ΙΝΔ' ΔΙ



Chapiteaux de l'église du couvent de sainte-Catherine.

ère, du Fils et du Saint-
nfaiteurs par Longinos,
aît pas s'être préoccupé
t être que Longin, a été
même Longin. Il y a là
n a-t-elle été attirée
ussi, dans la mosaïque,
prophètes, de Michée à

second [higoumène ?]

Nous supposons que, faute de place, – car on est à l’extrémité de l’abside, – on a omis le mot d’higoumène, plus facile à suppléer que la date. Dès lors on comprend que le travail n’ayant été achevé qu’après la mort de Longin, son successeur Théodore lui en a laissé l’honneur en le qualifiant de *très saint*, et en lui donnant une place dans les médaillons tout en inscrivant plus bas son propre nom. Quant aux deux médaillons de côté, aux places d’honneur, qui représentent un homme barbu et une femme aux cheveux relevés en tresses sur la tête, les moines affirment que c’est Justinien et Théodora. M. Ebers y voit Moïse et sainte Catherine, et son opinion a passé dans le Guide Bædeker. On affirme que ces médaillons ne reproduisent pas les traits du couple impérial. Mais l’artiste du Sinaï n’avait peut-être pas un bon portrait pour modèle. Au contraire la tradition peut s’appuyer sur des arguments sans réplique. Les deux personnages auraient dû être nommés, comme tous les autres représentés dans les médaillons, s’ils étaient des saints et s’ils n’étaient déjà désignés dans la grande inscription comme les bienfaiteurs de l’Église. La formule de la mosaïque répond à celle des poutres : *pour le salut des bienfaiteurs, – pour le salut de Justinien, pour le repos de Théodora*. D’ailleurs Moïse, qui figure dans le sujet principal, ne pouvait, non plus que saint Pierre, trouver place dans les médaillons.

Il résulte de cet examen, où tous les détails se fortifient mutuellement, que la mosaïque ne daterait pas du septième ou du huitième siècle, mais du temps même de Justinien et du premier abbé du monastère. D’ailleurs les deux grands siècles de la mosaïque byzantine sont le sixième et le douzième siècle. Personne ne songe à faire descendre si bas celle de la Transfiguration. Il est vrai que l’inscription arabe et grecque de la porte du couvent nomme Doulas le premier higoumène du monastère : mais cette double inscription ne remonte guère qu’au douzième siècle¹².

Deux scènes particulières placées en haut de la voûte, Moïse et le buisson ardent, Moïse et les tables de la loi, complètent le symbolisme de cette mosaïque magistrale. Il était impossible d’exprimer dans une plus vaste synthèse la portée théologique des événements dont l’église consacrait le souvenir. Le buisson ardent et les tables de la loi sont le point de départ ; mais l’Écriture avait amené le plus grand des prophètes au Sinaï : Élie, dont le nom était désormais inséparable de Moïse, devait paraître près de lui. Tous deux avaient rendu témoignage au Christ dans la scène de la Transfiguration, et voilà pourquoi le Christ, jeune et triomphant, se tient au milieu d’eux. La Transfiguration, qu’on s’étonne d’abord de rencontrer ici,

¹² Elle identifie la trentième année de Justinien avec la 527^e du Christ. Doulas est encore président des moines dans un récit d’Ammonius dont nous parlerons plus loin, vers 370. La tradition semble avoir conservé ce nom sans savoir où le placer, car le récit d’Ammonius n’est rien moins qu’authentique.

n'y est que pour montrer dans le Christ la consommation de la loi et des prophètes dont le double esprit venait de la sainte montagne. L'accord des deux Testaments était rendu plus sensible par la présence des apôtres et des prophètes qui forment une couronne autour des personnages principaux, tandis que le saint Higoumène continue la lignée des saints et que le pouvoir civil, bienfaiteur de l'Église, se tient comme en dehors sur le devant de l'abside. Il y a là beaucoup plus qu'un tableau de maître-autel en l'honneur du titulaire d'une église, c'est une page dogmatique qui dut plaire infiniment au théologien couronné.

Aussi bien la Transfiguration n'a jamais été le titulaire de l'église. Procope atteste que Justinien la fit bâtir en l'honneur de la Mère de Dieu¹³. C'est encore le symbolisme qui explique ce titre, lorsqu'on pénètre dans la partie la plus secrète du Temple, la chapelle du buisson ardent. L'antiquité chrétienne voyait dans ce buisson une image de la virginité de Marie que la Maternité avait seulement consacrée de son auréole. La pauvre église du buisson des anciens anachorètes devenait naturellement la basilique de la Mère de Dieu. Le premier sanctuaire attesté par sainte Sylvie devait être très modeste, et c'est bien la physionomie de cette étroite chapelle, où on pénètre les pieds nus¹⁴. Avec quelle émotion nous avons récité la prière de l'Église : *Rubum, quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem : Dei genitrix, intercede pro nobis*¹⁵ ! Le souvenir se transportait d'un bond à la grotte de Bethléem, d'un aspect presque semblable. Qu'elle était profonde, cette pensée des Pères qui voyaient, dans l'ange de Jahvé, le Verbe faisant son apprentissage de médiateur, et s'exerçant à prendre les pensées humaines en conversant avec les hommes ! Ceci est vraiment l'œuvre de Dieu, et on est attristé, fût-on encore plus passionné pour l'épigraphie, d'apprendre par un mauvais grec, presque illisible, que la mosaïque de l'absidiole est l'œuvre de l'évêque Salomon. Tout le reste, faïences, lampes, icônes, a le même caractère de banalité moderne. Seule une petite lucarne très étroite, percée obliquement dans le fond de l'abside, provoque la curiosité. Les moines expliquent qu'une fois l'an un rayon de soleil traverse une fissure au sommet de la montagne et vient frapper le lieu précis du buisson.

Je dois reconnaître qu'entre mes deux visites, d'autres voyageurs, moins émus du souvenir du buisson, ont su voir dans ce sanctuaire des

¹³ [4 lignes en grec, non reproduites.] [Voilà ce que Justinien a fait en Cilicie. Il a élevé en l'honneur de la Mère de Dieu une église, à laquelle nulle autre ne peut être comparée. Les habitants l'appelle l'église neuve] (Procope *de Edif.*, VI, 8.)

¹⁴ Fabri la nomme encore : *Capella beatae Virginis ad Rubum*.

¹⁵ [Le buisson ardent enflammé, mais non consumé, qui apparut à Moïse, nous l'avons reconnu dans votre virginité admirablement conservée : Mère de Dieu, intercédez pour nous.]

bibelots beaucoup plus précieux. « Et enfin, le seuil franchi, nous nous trouvons en plein siècle, dans les naïves merveilles des vieux temps morts. Le lieu est sombre, entièrement revêtu de faïences antiques d'un bleu vert ou de mosaïques d'or qui descendent du plafond bas¹⁶. » Oh ! l'art d'écrire qui transforme en or tout ce qu'il touche !

Ce ne sont pas seulement les souvenirs bibliques qui attirent encore au Sinaï un nombre considérable de pèlerins russes, c'est la présence des reliques de sainte Catherine. Le chef de la sainte et une main sont renfermés séparément dans des reliquaires. Les moines les ont mis à découvert avec les cérémonies convenables et nous ont permis de les baiser. La suave odeur qui s'en dégage a été remarquée depuis longtemps. Il me paraît difficile de l'attribuer au contact des objets parfumés qui entourent ces restes vénérables. Cette odeur toute spéciale, que les Italiens appellent l'odeur du Paradis, telle que je l'ai sentie seulement au corps de saint Jean de la Croix et de saint Antonin de Florence, me paraît aussi un privilège des reliques de la sainte d'Alexandrie. Depuis des siècles, les moines ont coutume de donner aux pèlerins un peu de coton qui a touché aux reliques. Chaque soir du pèlerinage nous invoquons la patronne céleste du couvent en lui demandant avec l'Église de nous conduire à cette montagne qui est le Christ. Sainte Catherine, qui est la patronne des philosophes, est aussi celle de l'ordre de Saint-Dominique, où l'on fait beaucoup de philosophie.

La bibliothèque du couvent est maintenant dans un excellent état, grâce surtout aux conseils de Mesdames Lewis et Gibson, qui dans le cours de ces dernières années y ont fait de longs séjours. Après une pareille compagnie, il serait téméraire d'espérer faire des découvertes. Il y aurait encore beaucoup à travailler, car plusieurs pièces ne se trouvent que là, mais il faudrait un long séjour. En passant on ne peut que feuilleter les plus beaux manuscrits. Depuis la disparition du *Sinaïtique*, le trésor de la bibliothèque est le palimpseste syriaque des évangiles, de Madame Lewis.

Dans le jardin, un édifice rectangulaire sert d'ossuaire. À l'entrée on est frappé de l'attitude d'un squelette, assis dans un coin de la pièce : il médite, le menton posé sur la main. Ce sont, dit-on, les restes d'Étienne, le célèbre anachorète dont parle saint Jean Climaque. Il mourut après une vie effrayante d'austérités en disputant à haute voix avec le démon. Quoique le dernier mot de ce procès n'ait pas été entendu par les solitaires, Étienne est vénéré comme un saint. Mais le solitaire de 580 est-il bien celui qu'on montre ? Il a dû y avoir beaucoup d'Étienne au Sinaï, et nous en avons un de

¹⁶ Pierre Loti, *le Désert*, p. 53.

plus à mentionner. Voici, en effet, ce qu'on lit sur une inscription qui sert maintenant de linteau à la porte du réfectoire¹⁷ :

ΟΕΓΕΙΡΩΝ ΑΠΟΓΗΣ ΠΤΩΧΟΝ
 ΚΑΠΟΚΟΠΡΙΑΣ ΑΝΥΨΩΝ ΠΑΙΝ^ς
 ΣΟΙΚΕΒΟΗΘΙΣΟΤΟΥΣΔΟΥΛΩΣ
 ΣΤΕΦΑΝΟΝ ΤΟΝΑΡΧΙΔ^ς
 Κ ΓΕΡΟΝΤΙΟΝ ΤΟΝ ΦΙΛΟΧΡ^ς
 ΠΡΕΣΒ ΤΩ ΑΓΙΩ ΜΝΑΣΤΗ^ςΤΩΤΩ.

« Toi qui fais lever de terre le misérable et qui élèves le pauvre de dessus le fumier (Ps 112, 1), toi, Seigneur, secours tes serviteurs. Étienne l'archidiacre et Gerontios le prêtre, ami du Christ, de ce saint monastère. »

Le mot monastère ne peut être douteux, mais il est écrit avec des abréviations bizarres : l'archidiacre Étienne n'était vraisemblablement pas l'anachorète de saint Jean Climaque.

Tout le monde a mentionné le puits, près de l'Église, dont l'eau est limpide et glacée, la ronce qui représente le buisson ardent, et l'arbuste où Moïse aurait coupé sa verge...

Mercredi 26 février

L'ascension du Djébel Mouça est la grande journée du voyage. On s'élève presque en droite ligne au-dessus du couvent par un escalier auquel ont travaillé la nature et le soin patient des moines. En moins d'une heure, on atteint la chapelle de la Vierge dite *de l'économe* ; on franchit les deux portes cintrées qui interrompent l'escalier (porte de la confession, porte de Saint-Étienne) et après vingt minutes on est dans la petite combe qui forme comme le premier étage de la sainte montagne. Les parois rouges la ferment de toutes parts : une source, la chapelle d'Élie, un arbre : au-dessus le ciel bleu ; et rien ne peut exprimer la poésie de ce cyprès, véritable solitaire, à peine attaché au sol, que toute sa sève pousse en haut, et qui contemple

¹⁷ D'après un estampage que nous avons lu avec le R. P. Germer-Durand.

silencieux. Le plus élevé des sommets qui dominant cet asile du recueillement est surmonté de deux édifices : c'est le Djébel Mouça, la montagne de Moïse. On monte l'escalier de granit, obsédé de souvenirs.

Assurément, il est pénible, en parcourant les Saints Lieux, d'entendre des *ciceroni* trop minutieux indiquer l'emplacement précis des scènes antiques et le lieu qu'occupait chaque acteur. La prétention puérile de tout montrer paralyse l'imagination qui voudrait reproduire le passé. Pourtant quelquefois, les lieux parlent d'eux-mêmes et disent : C'est ici. Si c'est un jeu d'esprit ou du dilettantisme, c'est un jeu d'esprit qui cherche l'harmonie, dont Dieu a disposé les conditions en créant tout avec ordre, poids et mesure. Si c'est une illusion, c'est l'illusion des premiers siècles chrétiens, et à ce titre ce serait encore un fait historique intéressant. Je n'hésiterai donc pas à dire comment j'ai compris la pensée de la tradition chrétienne et de l'Écriture, dans la disposition qu'elle assigne depuis quinze siècles aux événements du Sināï.

Le dessein de Dieu, en reprenant comme Rédemption le plan du salut commencé par l'innocence, était de se communiquer aux hommes par les hommes. Il choisit un peuple, un sacerdoce et des organes inspirés, Moïse et les Prophètes. Ce plan était figuré par le dernier état du Temple : les vastes portiques extérieurs admettaient les Gentils, Israël avait son parvis, les prêtres pénétraient dans le Saint, mais le Saint des Saints ne s'ouvrait qu'au grand prêtre. Ce n'était là qu'un ordre temporaire et trop étroit, puisque le salut devait être un jour proposé à tous sans l'intermédiaire d'Israël, mais il symbolisait du moins une vérité plus fondamentale. Les foules entendent la voix de Dieu dans la promulgation extérieure de sa loi quand elles se sont séparées par la foi de ceux qui ne suivent que la raison abandonnée à elle-même, mais il y a des lieux abrités où des âmes d'élite recherchent une familiarité divine qui ne leur est pas refusée. Cette disposition providentielle se retrouve au Sināï.

Pour préparer les Israélites à entendre sa parole, Dieu les avait sevrés de la vie plantureuse de l'Égypte ; mais à tout un peuple il fallait un théâtre étendu, une promulgation solennelle : c'est la plaine d'Er. Rahah avec le Dj. Safsafeh, écran massif qui cache les sommets. Ce désert, cette montagne dressée comme une tribune, les éclairs et les tonnerres, la voix d'en haut parmi les grondements de la foudre, c'était ce qu'il fallait pour fixer ces têtes dures dans la crainte de Dieu. Quelques voyageurs ont cité l'Exode à propos des orages du Sināï : mais après les tempêtes qu'ils ont essuyées, ils ont dû tout au plus changer de linge, tandis que de l'orage dont parle la Bible est sorti le décalogue. Voilà ce qu'aucune étude critique ne doit faire oublier : l'orage a cessé, les dix paroles retentissent encore.

Au-dessus de la foule, les anciens d'Israël. La tradition ancienne et moderne les place à mi-côte de la montagne, dans cette sorte de *saint* formé par les petits plateaux au-dessous des pics les plus élevés. « Ils virent le Dieu d'Israël ; sous ses pieds c'était un ouvrage de saphir transparent, comme le ciel lui-même dans sa pureté » (Ex 24, 9). Et pourtant cette vision symbolique ne marquait pas le terme des communications divines. Moïse devait monter plus haut. Il ne veut plus parler à Dieu par le ministère des anges : il veut s'entretenir avec lui bouche à bouche, il veut le voir ! Jahvé lui dit : Tu ne peux voir ma face. Cependant il ajoute : « Voici un lieu près de moi, tu te tiendras sur le rocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher et je te couvrirai de ma main. Et Jahvé passa devant lui, et Moïse entendit : Jahvé, Jahvé, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne le péché, l'iniquité et la rébellion, mais qui ne tient point le coupable pour innocent.

Dans cette même caverne, l'Écriture le dit clairement, Élie, le plus grand des prophètes, vint chercher les traces du Législateur. Il était fatigué de sa lutte contre l'idolâtrie, et comme lassé de l'inépuisable indulgence de Dieu. Élie ne combattait que pour sa cause, et si le Tout-Puissant ne voulait pas se défendre lui-même, il demandait à mourir. Alors Dieu lui fit comprendre qu'il méditait autre chose que la justice implacable de l'ancienne loi. Jahvé n'était pas dans le vent fort et violent, il n'était pas dans le tremblement de terre, Jahvé n'était pas dans le feu... Mais après le feu, Élie entendit un murmure doux et léger... ; comprit-il que la loi donnée dans les éclairs et les tonnerres serait remplacée par une loi plus douce ? Nous le comprenons, nous du moins, depuis que Jésus a remplacé Moïse, et l'effusion de l'Esprit dans la Pentecôte, la promulgation formidable de l'ancienne loi.

Du sommet du Djébel Mouça, sur le rocher qui surplombe cette caverne, on aperçoit le golfe de Suez, vapeur qui dissimule à peine l'Égypte bleue, et la mer d'Akaba comme un seuil d'argent, et l'Arabie comme une série d'autels où fume l'encens : le désert et ses collines de grès, baignées de lumière blanche, viennent expirer aux pieds de la solide montagne ; telle une immense cité endormie à l'abri de sa citadelle. C'est un des plus beaux spectacles du monde : et pourtant on ne peut, en arrivant, que fermer les yeux et se taire, pour laisser passer le Seigneur comme un murmure doux et léger.

*

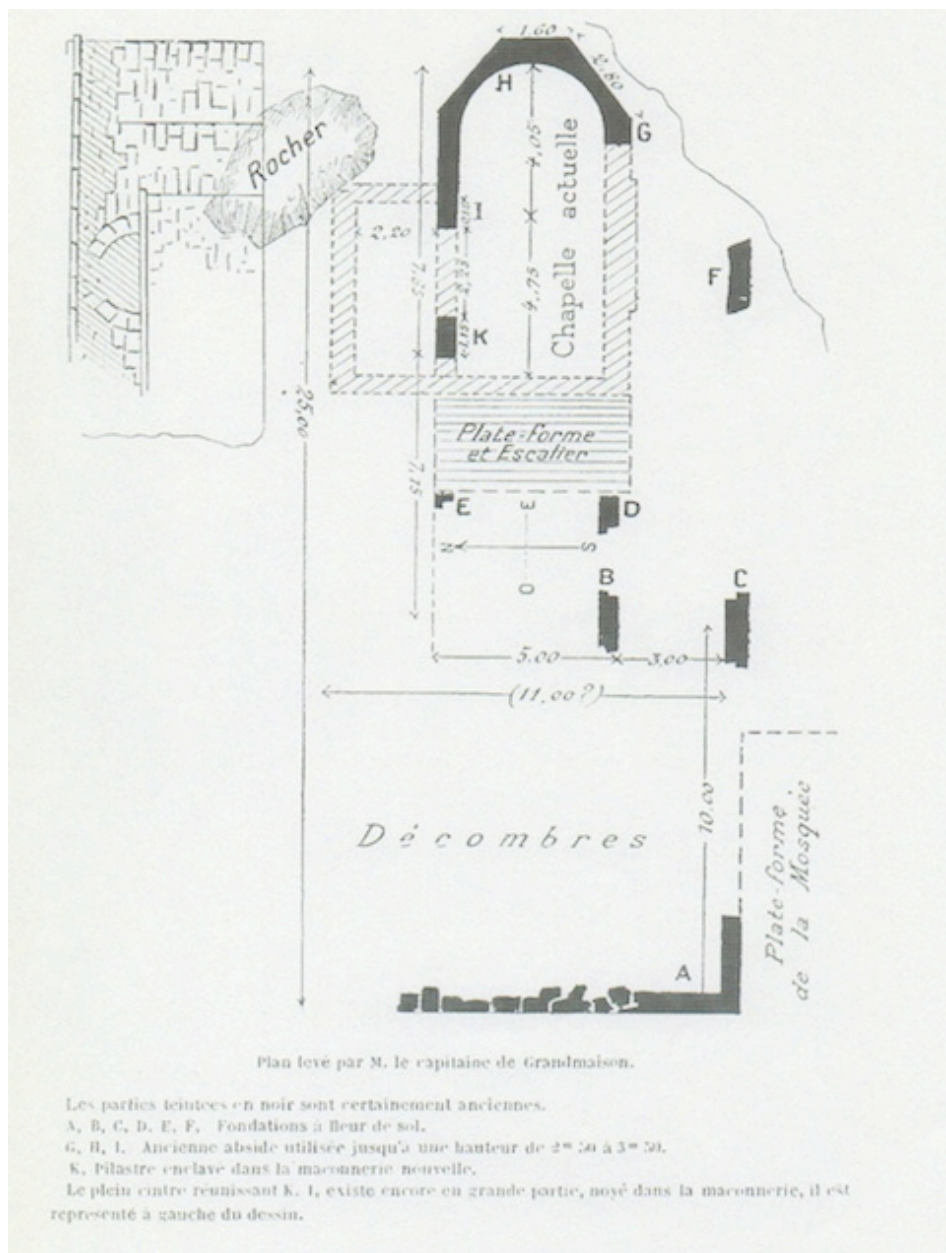
* *

Les premiers moments donnés à la prière, l'esprit d'analyse reprend ses droits. On cherche à se rendre compte de la disposition du sommet. À l'orient, la chapelle des Grecs, près de laquelle, dans le rocher, un trou de 0 m 70 de hauteur ; au sud, la petite mosquée musulmane, située sur une grotte un peu plus sérieuse, de 2 mètres carrés et 1 m 50 de haut : les deux constructions sont mauvaises et récentes. Comme personne n'a rien vu là d'ancien, sauf des débris, on pense qu'il est inutile de chercher. Un Père s'y obstine. – « Venez donc voir ce reste de vieux mur. » – Quelqu'un accourt pour lui montrer qu'il se trompe. Mais il y a quelque chose, on s'intéresse, on trouve enfin un plan d'église. On entre de nouveau dans la chapelle des Grecs : l'ancien appareil existe encore en partie. N'y en a-t-il aucune trace par le dehors ? Si ; l'abside suspendue à pic sur le rocher est encore visible dans ses assises inférieures, et elles sont à pans coupés. C'est un indice d'antiquité : l'église d'Eudocie à Jérusalem, celle d'Amwâs, qui sont parmi les plus anciennes de Palestine, ont l'abside ronde à l'intérieur mais à angles à l'extérieur, tandis que plus tard, par exemple à Beit-Djebrin, l'extérieur est en demi-cercle comme l'intérieur.

Ces recherches, trop hâtives, et il faut le dire, assez délicates, ont abouti à un plan encore imparfait que d'autres voyageurs pourront rectifier et compléter.

À quand remonte cette église ? Antonin de Plaisance ne mentionne au sommet du Sinaï qu'un édicule de six pieds carrés, mais sainte Sylvie y avait vu une église : *ecclesia non grandis... quæ tamen ecclesia habet de se gratiam grandem*. M. Gamurrini avait bien compris que ces mots ne pouvaient désigner une simple chapelle. Sa conjecture est parfaitement justifiée par nos observations. Pourquoi cette église avait-elle disparu au temps d'Antonin ? nous ne saurions le dire, mais après cette époque on n'a jamais dû songer à élever sur ce sommet une église relativement aussi considérable, ayant dans le couvent la basilique de Justinien.

C'est donc une église du quatrième siècle qui témoigne ici de la tradition primitive, et vraiment, dans ce lieu, elle avait *gratiam grandem*, comme le témoignent encore les chapiteaux, les bases de colonnes et les mosaïques en verre coloré qui ont glissé le long des pentes. Au temps de sainte Sylvie, on montrait successivement l'église et la caverne. Et en effet, la seule grotte « digne de ce nom » est celle que surmonte la petite mosquée : elle est en dehors du plan de l'ancienne église. Les Grecs n'ont pas voulu abandonner leur ancien sanctuaire ni leur orientation : peut-être ont-ils dû céder à la force. Dès lors ils se sont consolés en donnant comme grotte de Moïse la fissure dont j'ai parlé, presque sous leur édicule. Au temps du P. Fabri, les prétentions rivales étaient déjà ce qu'elles sont, aussi remarque-t-il avec son bon sens habituel, que dans sa grotte, c'est-à-dire

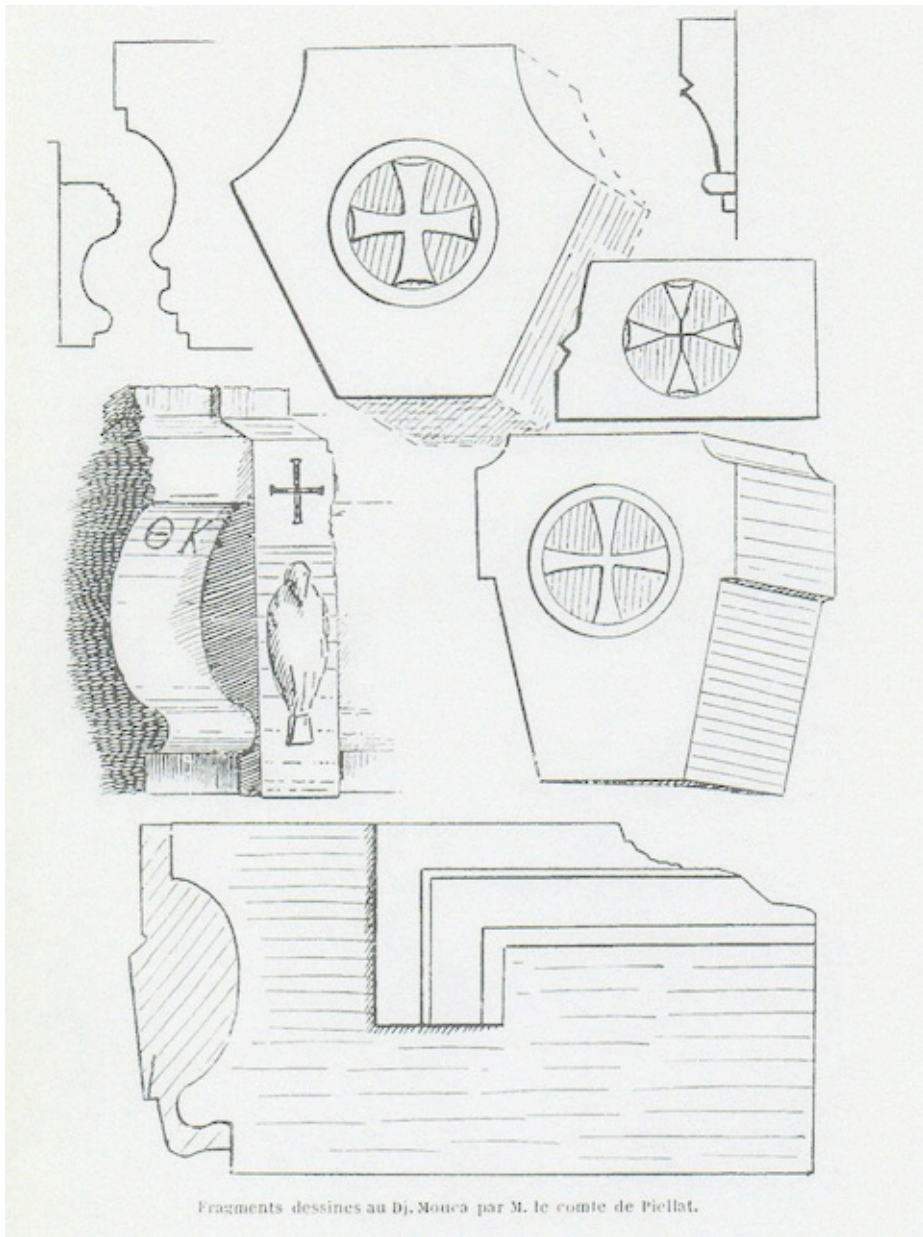


celle des Grecs, Moïse devait être couché sur le ventre. Il a vue aussi une citerne qui ne pouvait manquer en ce lieu, et qui est peut-être une petite crypte maçonnée, placée entre les deux sanctuaires. Gardons-nous toutefois de trancher un débat qu'un prudent esprit de transaction a cru ménager en plaçant successivement Moïse dans les deux grottes. Historiquement il n'y en a qu'une.

En redescendant à la chapelle d'Élie, nous ne sommes pas très frappés non plus de la grotte qui se trouve derrière l'autel. Elle n'a pas un mètre de haut sur un peu plus d'un mètre de large.

Au lieu de regagner le couvent, nous nous dirigeons vers le Ras-Safsafeh (pic du saule), qui termine au nord le massif du Sinaï. C'est un dédale de gorges étroites qui s'évasent en vallons, ou de couloirs qui vont des sommets à la plaine. Lorsque l'espace est assez considérable pour former un petit plateau, on retrouve des traces de cultures ou d'irrigation. Ce sont les anciens jardins des moines, encore en partie cultivés. On passe devant la chapelle de Saint-Grégoire le Sinaïte, puis devant la chapelle de Saint-Jean-Baptiste qui ne figure pas dans la carte anglaise la plus détaillée ; au pied du Ras-Safsafeh, est la chapelle de la ceinture de la Vierge, avec deux saules et une source. Il est impossible de rêver pour un anachorète une retraite plus mélancolique : *solitaria loca amica mæroribus* (Saint Bonaventure).

L'ascension du Ras-Safsafeh est plus pénible que celle du Djébel Mouça : la dernière calotte de granit offre même une certaine difficulté. Elle domine une terrasse naturelle, située elle-même à pic au-dessus de la plaine. Une crevasse profonde, plus large que les autres, s'ouvre entre le Safsafeh et le Dj. Fréa, comme le lit d'un torrent qui bondirait en cascades. C'est, dit-on, le chemin que prit Moïse quand Dieu lui révéla l'apostasie du veau d'or, et c'est une vision sublime que celle du vieillard, la tête enflammée, descendant ce précipice avec les tables de la loi qu'il brise dans sa colère. L'ancienne tradition, embarrassée des noms d'Horeb et de Sinaï où saint Jérôme avait déjà reconnu deux synonymes, donnait le nom d'Horeb au massif à partir de la chapelle d'Élie, mais je ne sache pas qu'elle ait désigné le Ras-Safsafeh spécialement comme le lieu où la loi fut promulguée. Cette idée, due à Robinson, est saisissante, le Ras-Safsafeh s'élevant au-dessus de la plaine d'Er-Rahah comme un gigantesque balcon. Comment se fait-il que tout convienne si bien ici aux scènes de l'Exode ?



Fragments dessinés au Dj. Mouca par M. le comte de Piellat.

Il faut redescendre cependant, repasser par la chapelle de la Ceinture et prendre un grand couloir qui remonte d'abord, puis conduit en pente rapide au couvent des quarante martyrs (*Deir-el-Arbaïn*). C'est encore une délicieuse oasis. Le couvent, restauré récemment, offre un abri commode, même à une troupe aussi considérable que la nôtre. Le jardin où prospèrent les oliviers et les noyers est arrosé par une source abondante.

C'est la partie la plus haute du Ou. Ledja, entre le massif du Sinaï et le pic du Dj. Katherin. On a résolu de passer ici la nuit parce que presque tout le monde était décidé, en quittant le couvent, à faire l'ascension du Dj. Katherin. Cependant quand on l'a vu se dresser en spirales, bien au-dessus du Dj. Mouça, formant un monde à part, derrière la profonde vallée, plusieurs ont demandé à réfléchir.

La nuit est venue amenant le sommeil et portant le conseil. À cinq heures du matin, nous ne sommes que trois à tenter l'ascension, avec le vieux moine Michaïl et le diacre Procope. Ce sont deux aimables compagnons. Procope, encore très jeune porte de longs cheveux blonds, et sa physionomie sympathique prend un aspect presque douloureux quand, arquant les sourcils, il poursuit dans sa mémoire les mots français. Michaïl, avec ses quarante ans de vie monastique, est toujours en avant sur le chemin qu'il prépare avec soin, écartant les pierres ou les disposant pour asseoir le pied. Petit détail, si l'on veut, mais significatif. Jamais je n'ai vu Bédouin, fellah ou moukre ôter une pierre du chemin quand ce n'est pas absolument nécessaire pour passer. À chaque jour suffit sa peine.

Michaïl n'est jamais monté vers sa chère sainte sans améliorer la route, et c'est pourquoi les Grecs... mais pas de psychologie... et c'est pourquoi on monte assez facilement en trois heures au sommet le plus élevé de la péninsule. Le dessus du pic laisse à découvert des blocs informes de granit sur lesquels on grimpe au hasard. Sur le fin sommet, une plateforme naturelle supporte une construction grossière, qui mesure à peine trois mètres carrés. Aucune grotte, mais sur le rocher un pli que l'on tient pour celui du corps de la vierge d'Alexandrie, déposé par les anges.

Nous chantons l'hymne latine, Procope et Michaïl modulent du grec et encensent le rocher, puis, accablé de sommeil, je m'étends, comme les anciens pèlerins, sur la trace merveilleuse. Notre caravane de 1893 comptait peut-être les premiers Dominicains depuis le père Fabri, qui raconte ici une aimable anecdote. Il y avait dans son groupe des chevaliers, un comte, un chanoine, deux Franciscains, et seul le frère Félix Fabri avait été assez prudent pour garnir sa besace : des biscuits, des œufs durs, de la viande fumée, du fromage... c'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'envie des

négligents qui se frappaient la poitrine pour attendrir le bon Père. Celui-ci, enchanté, *jucundatus*, ne voulait entendre personne et portant tout son paquet vers le rocher de Sainte-Catherine, il leur dit, si agréablement qu'il faut ici le citer : *Ecce in hac domo, in ista camera, in hoc lectulo habitavit et quievit dulcissima sponsa mea S. Catharina, ultra trecentos annos a sua passione, quæ mihi in juventute desponsata inter omnes cælestis regni pretiosissimas virgines deifica sorte a me lecta est, denique in ejudem virginis festo anno 1452 ejus amore sæculo renuntiavi et habitum fratrum Praedicatorum accepi... Venite ergo omnes, quotquot estis, et cum lætitia edite*. Et c'est sans le moindre fiel qu'il ajoute : *Numquam per totam peregrinationem meam fuit sporta mea adeo evacuata et mundata, sicut ibi*¹⁸. N'est-ce pas charmant de voir cet intrépide pèlerin se charger seul de provisions pour régaler son monde en l'honneur de sa dame sainte Catherine et de sa prise d'habit ? Je lui laisserais volontiers le soin de dire la translation du corps de la sainte par les anges, et les rochers qui leur servirent de siège pendant qu'ils le gardaient, et l'invention qu'en firent les moines, mais je serais obligé de répéter, et plus souvent que lui, son prudent aphorisme : *Quid autem ista veritatis habeant, committo disereto viro*¹⁹.

C'est surtout dans le Ou. Ledja qu'il faut s'en remettre au jugement du lecteur ! En descendant du Dj. Katherin, on nous fait voir la source des perdrix, *Aïn-Chounnar*, ou source de sainte Catherine. La sainte l'aurait révélée à une époque où le couvent manquait d'eau. Cachée dans un pli de roche, elle est encore couverte de glace. Puis en revenant à la plaine d'Er-Rahah, on voit d'abord la pierre frappée par Moïse pour en tirer de l'eau. Si on s'étonne qu'elle se trouve si près du Sinaï, à cause de l'Exode (27, 6), on répond par un texte de saint Paul, la pierre les suivait, *consequente eos petra* ; sans ajouter : *Petra autem erat Christus* (1 Co 10, 4).

Et elle est curieuse en effet, cette pierre levée toute droite, avec des trous en forme d'écuelles, brunis sur le bord comme si l'eau venait de couler. Puis c'est le moule du veau d'or, un trou creusé dans le sable, déjà dans la plaine d'Er-Rahah, au lieu où le Ou. Ledja passe le long du Ras-Safsafeh, puis le siège de Moïse, puis le bois dont était faite sa verge,... on montre tout cela, et on montrait beaucoup d'autres choses encore dès le temps de sainte Sylvie, en plus ou en moins, par exemple, à cette époque, on laissait à Pharan le rocher frappé par Moïse, les sources ici ne manquant pas !

Dans les vallées qui entourent le Sinaï, sur la montagne elle-même, on en compterait facilement une quinzaine. Plusieurs jardins et petits

¹⁸ Ed. Hassler, tome 2, p. 462.

¹⁹ p. 489.

couvents cachés dans les anfractuosités de la montagne montrent qu'une population nombreuse pourrait vivre dans ces vallées de l'élève des troupeaux. Il y a en effet, à l'entrée de la vallée, des traces de bâtiments anciens ; on les dirait de l'époque romaine, s'ils n'avaient déjà été donnés à sainte Sylvie pour les habitations des Israélites : « *de quibus habitationibus usque in hodie adhuc fundamenta parent, quemadmodum fuerunt lapide girato* »²⁰.

Encore quelques pas, et nous sommes de retour au couvent de Sainte-Catherine.

Nous avons eu surtout pour but, dans cette rapide relation, de montrer la physionomie des lieux que la tradition actuelle croit être l'emplacement des faits bibliques. L'accord de la Bible et de la topographie demande une étude spéciale, qui ne peut se faire en voyage, car elle exige l'analyse délicate des sources qui ont servi à composer le Pentateuque. Mais il suffit d'avoir avec soi le texte du plus ancien pèlerinage connu pour constater que depuis la fin du quatrième siècle, la tradition chrétienne n'a pas varié. C'est un fait que nous avons touché du doigt et que je voudrais exprimer clairement, puisque les guides français, anglais et allemands, continuent à dire contre toute évidence, que l'ancienne tradition chrétienne mettait le Sinaï au Serbal, et que la tradition actuelle n'est qu'une translation. Un seul fait détruit complètement cet échafaudage de suppositions habilement groupées, c'est la découverte de la *Peregrinatio* que M. Gamurrini a attribuée à Sylvie d'Aquitaine, et qui date de 383 environ. Cette date a été contestée, mais le récit du Sinaï, tel que l'a vu la Pèlerine, la confirme définitivement. Suivons pas à pas Sylvie, prenons-la pour compagne en visitant les lieux saints traditionnels.

Elle arrive, après un col, *ubi se montes aperiebant*²¹, à une vaste plaine, d'où on aperçoit la montagne de Dieu, à environ quatre milles. C'est la plaine d'Er-Rahah et la distance est assez bien évaluée, plutôt trop faible. De là elle ne voit pas le propre sommet de ce groupe, et c'est encore vrai. La plaine avait environ quatre milles de large, et il fallait la traverser, *traversare* : nous venons de dire que c'est juste. Si donc la même plaine a peut-être seize milles de long, d'après la Pèlerine, c'est qu'elle se continue par le ou-Ech. Cheik, et jusqu'à la passe du Watijeh, ce qui est encore assez bien estimé.

Ce qui est aussi très bien vu, c'est la physionomie du massif du Dj. Mouça, qui ne paraît former qu'un bloc, mais qui contient comme un

²⁰ *Op. cit.*, p. 12.

²¹ Ed. Gamurrini, p. 3 et ss. [endroit où la montagne s'ouvrait]

premier étage d'où partent les sommets : *intus autem quod ingrederis, plures sunt*, ce qui n'est le cas ni du Serbal, ni du Dj. Katherin. Le Serbal se termine en plusieurs pics, mais non point aussi distincts que les sommets du massif dont nous parlons, et qui n'a même pas de nom commun, si on ne veut pas le nommer le Sinaï.

Au lieu d'aller d'abord au lieu du buisson, la Pèlerine veut faire l'ascension du Sinaï proprement dit, par l'autre côté. Elle rencontre des monastères, une église, c'est exactement la situation de Deir el-Arbaïn. En la lisant pour la première fois, je m'étais demandé si pour elle le Sinaï n'était pas le Dj. Katherin, beaucoup plus élevé que le Dj. Mouça. Mais son itinéraire vu sur place est parfaitement clair. C'est bien au Dj. Mouça qu'elle monte à pic, *directum ac si per parietem*, et si elle compare les montagnes qui l'entourent à de petites collines, c'est qu'il s'agit bien des autres sommets du même massif. Le Dj. Katherin barre la vue du côté du sud-est, mais il est en dehors de l'horizon dont Sylvie nous a toujours parlé : il est trop éloigné pour écraser de sa masse le Dj. Mouça. Ce dernier, il est vrai, perd tous ses avantages quand on est au sommet de son puissant voisin, tout cela est une question de point de vue. Celui de la Pèlerine est parfaitement déterminé. Sur son Sinaï, elle trouve une église, avec la grotte de Moïse. Ces deux choses se trouvent au Dj. Mouça et pas ailleurs. Il est vrai que la Pèlerine prétend avoir vu la Méditerranée, *mare illud Parthenicum quod mittit Alexandriam* : c'est une exagération dans les deux cas ; il faut la mettre sur le compte de ses guides.

Ce qui est encore plus caractéristique, ce sont ces ermitages, semés dans la montagne, avec leurs jardins, produisant des fruits : on ne peut les rencontrer que là, et ils y sont encore. Puis la Pèlerine descend, elle arrive à l'église et à la grotte d'Élie : elles y sont. On lui montre non loin de là la place des soixante dix vieillards : on la montre encore. Mais la huitième heure est arrivée, il reste à faire trois milles pour arriver au buisson. C'est à peu près la distance de la chapelle d'Élie au couvent de sainte Catherine, et il est bien en tête de la vallée, sous la montagne de Dieu. On y est en deux heures, vers la dixième heure : toutes ces heures sont indiquées par à peu près. À la descente, c'est beaucoup, mais les trois milles indiquent qu'on n'a pas voulu se presser.

Tout cela est tellement clair, que je me reprocherais d'insister. Il faut seulement savoir ce qu'a trouvé ici la Pèlerine. Elle le dit avec sa précision ordinaire : plusieurs ermitages, *monasteria plurima*, une église dans le dessus de la vallée, *ecclesia in capite vallis*, un jardin bien arrosé où croissait le buisson. C'est la situation qui a précédé le temps de Justinien. M. Ebers nous déclare gravement que les monastères du Sinaï dont parle Marcian en 454, ne pouvaient être que ceux de Pharan, pour cette raison

qu'avant Justinien il n'y avait pas d'église au Djébel Mouça, ni même de *cænobium*²². C'est méconnaître l'évolution normale de la vie religieuse en Orient. Elle commençait ordinairement par de petits ermitages nommés monastères, parce qu'ils étaient destinés à un seul moine. Le mot de *laures*, qui paraît emprunté à l'Égypte, a quelquefois prévalu. Souvent ces retraites étaient de simples cavernes, plus ou moins accommodées à leur nouvelle destination. Mais aussitôt que les solitaires étaient réunis en certain nombre dans un rayon donné, il leur fallait une église. Elle était comme le foyer commun où ils se rendaient chaque semaine pour la synaxe. Le *cænobium* ne venait qu'en dernier lieu. Le plus souvent on n'y recourait que par suite des nécessités pratiques, car la vie de communauté proprement dite n'était pas dans l'esprit de l'Orient. Un *cænobium* pouvait n'être qu'une réunion de monastères, mais il fallait se grouper, ou pour que les novices reçussent plus facilement leur formation spirituelle, ou pour mieux se défendre contre les incursions des nomades. Le moment où telle lauré s'est transformée en couvent est souvent connu historiquement. Dans la suite, et par abus, monastère devint synonyme de couvent. Pour le Sinaï, il est clair que cette transformation s'opéra sous Justinien, et il n'est pas moins clair qu'elle n'était pas accomplie au temps de la Pèlerine.

Le texte d'Eutychieus (IX^e siècle) patriarche d'Alexandrie, cité avec prédilection par M. Ebers, met ce fait en pleine lumière. Ce que les moines demandent à l'empereur, c'est de leur bâtir un couvent, « car ils vivaient dispersés sur les montagnes et dans les vallées autour du buisson, duquel Dieu avait parlé à Moïse. Ils avaient seulement au-dessus du buisson une grande tour qui existe encore et dedans un temple de Sainte Marie »²³.

C'est l'état qu'a décrit sainte Sylvie. Justinien bâtit, d'après Procope, une église et une forteresse ; d'après Eutychieus, un couvent. C'est l'état au temps d'Antonin (vers 570) : *Tunc introduxerunt nos in ralleem inter Horeb et Sina, ad cujus montis pedem est fons ille, ubi Moyses adaquabat oves, quando vidit rubum ardentem, qui fons inclusus est intra monasterium, quod monasterium circumdatur muris munitis*²⁴. Ce monastère, contenait désormais non seulement le buisson, mais aussi les cellules des moines.

Tout concorde : les documents historiques, les récits de pèlerins, les lieux et l'épigraphe elle-même ; accord bien rare, on en conviendra. Justinien a bâti l'église et le couvent, mais en cela il ne faisait que donner un asile aux moines qui depuis des siècles étaient réunis sur la sainte montagne, et spécialement près du buisson ardent. Vers 383, la Pèlerine a visité le Djébel Mouça, où la tradition chrétienne existait telle qu'elle existe

²² p. 427.

²³ Ap. Ebers, p. 419.

²⁴ A. Tobler, p. 112.

aujourd'hui : faut-il ajouter qu'elle n'était guère plus sobre dans son empressement à tout voir et à tout montrer ?

Qu'on veuille bien remarquer que la Pèlerine n'atteste pas seulement l'existence de la tradition au Sinaï, elle constate qu'à Pharan on se croyait à trente cinq milles de la montagne de Dieu. C'est décisif, car on pourrait objecter qu'il y a eu de très bonne heure deux traditions rivales. Il faut cependant, pour éclaircir une question qu'on a embrouillée comme à plaisir, aborder les arguments de tradition proposés en faveur de Pharan.

On imagine quelques textes antérieurs à Justinien, qui parlent de l'église du Sinaï. Ce sera, par exemple, l'abbé Nicou, moine du Sinaï, qui se rendait chaque dimanche à l'église²⁵, ou l'empereur Marcian qui écrit à Macaire, évêque de Pharan, au sujet des moines du Sinaï (en 454). On fait observer qu'il n'y avait alors au Djébel Mouça ni église, ni même de *cænobium*, donc il s'agit du Serbal. Toute cette argumentation tombe devant les explications données. Le Djébel Mouça avait son église, mais les moines, ne formant pas de communauté, dépendaient de l'évêque de Pharan.

Voici qui est plus grave. Saint Nil vivait au Sinaï vers 430. Il a raconté lui-même le massacre des moines par les Sarrasins : après avoir, durant la nuit, rendu les derniers devoirs à un moine, il serait arrivé à Pharan dans la même nuit. Donc le Sinaï de cette époque était très rapproché de Pharan, c'était le Serbal ! – Réponse : le texte ne dit pas cela : saint Nil dit aux Pharanites : « Nous avons pu venir vers vous, les ténèbres cachant encore notre départ, [une phrase en grec, non reproduite²⁶]. » C'est-à-dire qu'ils sont partis avant la fin de la nuit, sans qu'on sache quand ils sont arrivés.

Mais Eusèbe et saint Jérôme dans leur *Onomasticon* ? « Enfin, dit le guide Joanne, il est à considérer, pour ceux tout au moins qui placent au-dessous de tout argument le témoignage des traditions, que celui de saint Jérôme, le plus ancien à cet égard, est tout à l'appui du Serbal²⁷. » – Eh bien, non, et M. Ebers n'avait cité Eusèbe et saint Jérôme que pour soutenir que Raphidim était près de Feiran, ce que nous ne nions pas : *Rafidim, locus in deserto juxta montem Choreb, in quo de petra fluxere aquæ*,

²⁵ Cotelier, I, p. 377.

²⁶ P. G., tome 39, p. 640. Ce qui est bien différent de la traduction de M. Ebers : « *Später gelang es uns noch, in derselben Nacht zu Euch zu gelange, da die Finsternisse unseren Abzug verbarg*, » p. 362. M. Ebers a d'ailleurs raison de traduire [mot en grec] par *départ, retraite*, car il n'importait pas que les ténèbres favorisassent leur arrivée à Pharan, mais les débarrassent à la poursuite des Sarrasins qui pouvaient se trouver encore près du lieu du carnage.

²⁷ p. 719 N., éd. de 1891, « La Péninsule sinaïtique ».

*cognominatusque est tentatio, ubi et Jesus adversum Amalec dimicat prope Faran*²⁸. »

Du moins objectera-t-on que Raphidim est ici près de Horeb. – Mais saint Jérôme pouvait-il dire autre chose quand l'Exode (17, 6) semblait placer l'Horeb à Raphidim ? C'est ici une objection biblique qui a sa gravité, mais qui n'a rien à faire dans l'examen de la tradition chrétienne. Le double nom de Sinaï et de Horeb était une difficulté inextricable pour les anciens qui ne distinguaient pas les différents documents du Pentateuque. Saint Jérôme avait compris qu'ils ne formaient qu'une montagne, mais il ne confondait pas montagne et désert du Sinaï avec montagne et désert de Pharan. D'ailleurs, en jugeant les choses en gros, de Jérusalem, on ne pouvait apprécier les distances. C'est ce qui ressort du texte qu'on nous oppose le plus : *Choreb mons Dei in regione Madian juxta montem Sina super Arabiam in deserto, cui jungitur mons et desertum Saracenorum quod vocatur Faran. Mihi autem videtur quod duplici nomine idem mons nunc Sinai, nunc Choreb vocatur*²⁹.

D'ailleurs il faut avouer que la pente était glissante. Cosmas Indicopleustes (vers 530) a fait explicitement l'identification dont saint Jérôme approchait. Son texte nous est absolument contraire, je ne cherche pas à le nier, mais je me refuse à y voir l'écho d'une tradition, qui en tous cas ne serait pas primitive. Comme tout le monde à cette époque, Cosmas place Raphidim à Pharan. Mais Raphidim c'est l'Horeb, et l'Horeb, c'est le Sinaï, éloigné de Pharan de six milles³⁰.

Si le chiffre est exact, c'est le Serbal. La confusion s'est faite, et elle devait être l'œuvre d'un savant homme, comme l'était Cosmas. Si quelque chose prouve l'exactitude de la tradition chrétienne qui plaçait le Sinaï au Dj. Mouça, c'est qu'elle s'est établie malgré la séduction de ce texte qui plaçait l'Horeb à Raphidim que la même tradition croyait connaître sous le nom de Pharan.

Cette voix isolée demeura sans écho. On nous dit que les empereurs favorisèrent la tradition du Dj. Mouça aux dépens des Pharanites tombés dans l'hérésie monophysite. M. Ebers le prouve par la lettre de Marcian, d'après lequel Théodose, l'intrus de Jérusalem, était allé semer l'opposition au concile de Chalcédoine parmi les moines du Sinaï : nous avons vu que ces moines étaient ceux mêmes du Djébel Mouça et c'est à l'évêque de Pharan que Marcian s'adressa pour les corriger. Le siège de Pharan tomba, il est vrai, avec Théodose, dans l'erreur monothélite. D'ailleurs, les Arabes

²⁸ *Onom.*, éd. Lagarde, p. 177.

²⁹ *Op. cit.*, p. 146.

³⁰ [trois lignes en grec.] (CPG, t. 88, p. 200.)

ne tardèrent pas d'arriver. Ils attachèrent plus d'importance à la ville de Pharan qu'à la possession du Dj. Mouça, où les moines trouvèrent un abri derrière la forteresse de Justinien. C'est alors qu'eut lieu la fameuse translation, non pas de la tradition, mais du siège épiscopal. L'évêque de Pharan, désormais sans troupeau, se réfugia au couvent, et c'est pour cela que le couvent de Sainte-Catherine a depuis longtemps pour supérieur immédiat l'archevêque du Sināi³¹

Nous avons parcouru les principales raisons qui ont fait planer un doute sur une question très claire. L'antiquité chrétienne plaçait Raphidim à Pharan, et malgré l'Exode (17, 6) qui semblait identifier Raphidim à l'Horeb, identique lui-même au Sināi, elle tenait fermement que le Sināi était à trente cinq milles de là, au Djébel Mouça d'aujourd'hui. Un seul auteur a fait la confusion savante suggérée par la Bible, c'est Cosmas : à cette exception près, la tradition chrétienne s'est maintenue dans ses grandes lignes. Les moines ont seulement cédé à la même confusion en sens inverse en transplantant chez eux la pierre de Raphidim ou de l'Horeb...

On conclura ce qu'on voudra des raisons qui ont déterminé les premiers chrétiens – nous en traiterons plus tard –, ce qu'il faut mettre maintenant au-dessus de tout doute sérieux, c'est le fait de leurs préférences. Nous avons du moins là-dessus une conviction inébranlable en quittant le couvent de Sainte-Catherine.

³¹ Il m'est impossible de discuter par le menu les textes de M. Ebers. Son Ammonius ne m'inspire aucune confiance, lui-même le tient pour suspect : cet auteur ne met que deux jours pour aller de Raithou (Tôr) aux cellules des Sinaites : mais de Tôr au Serbal ou au Dj. Mouça la différence n'est pas grande. M. Ebers (p. 227) parle d'un saint Julien qui aurait bâti une église au Sināi vers 360 et cite les Bollandistes au 9 janvier. Je ne vois là qu'un saint Julien, martyr sous Dioclétien. Il cite encore un évêque du Sināi en 324, d'après le ménologe des Grecs : mais cette donnée a paru fort suspecte à Lequien.

III. Du Sinaï à Nahel

In Revue biblique internationale, 1897, tome VI,
Chronique, p. 605 à 625

Février-mars 1896

Descendre du Sinaï, quitter ce nid de verdure caché dans la roche, s'éloigner, probablement pour toujours, de ces enivrantes montagnes et reprendre une route qui n'aura plus de surprises grandioses, c'est éprouver le sentiment qui dut agiter les Israélites, quand après un an de séjour ils s'enfoncèrent dans le désert. Ils firent en cette grave circonstance un acte de foi confiante dont Dieu leur tint compte lorsqu'il leur rappelait avec une tendresse inaltérée le temps de ces premières effusions de l'alliance : « Je me souviens de l'amour des fiançailles, quand tu m'as suivi dans le désert. » (Jr 2, 2.)

Et c'est ce qui nous encourage à entraîner le lecteur à notre suite dans ce voyage de retour. Quelques auteurs ont même soutenu qu'Israël était venu au Sinaï par le nord ; cette route moins attrayante a donc aussi son importance historique, et je suis sûr que les voyageurs me sauront gré de l'avoir esquissée ; nous y avons beaucoup souffert du manque de renseignements.

Vendredi 28 février

Le départ a ses difficultés. Une caravane de douze personnes était une riche proie pour les Touâras. En 1893, ils étaient venus de toutes les vallées environnantes, se disputant l'honneur et le profit de nous louer leurs chameaux. Le frère portier ayant commis l'imprudence de laisser ouverte la porte de la grande cour, ils avaient fait irruption, remplissant l'air de leurs clameurs, s'arrachant violemment les bagages et les personnes dans une confusion qui dura des heures. Aussi, en 96, nous prîmes nos précautions. Le cheik Mousa était venu en personne. Les charges furent divisées d'accord avec lui, et lorsque tout fut disposé, les chameliers entrèrent. Les moines avaient réglé qu'on se partagerait les sept jours qui nous séparaient de Nahel, de sorte que nous étions suivis d'autant de chameaux à vide que nous en avions dans notre caravane, 'Aïd et Seba'il demeurant intangibles puisqu'ils avaient contracté avec nous.

On dit un dernier adieu à l'église. Les reliques de sainte Catherine sont exposées de nouveau, et les moines nous donnent, dans un peu de coton, un anneau nickelé au chiffre de la vierge martyre. C'est le symbole de l'alliance du théologien avec la Sagesse éternelle ; il est bon de la contracter près de la chapelle du buisson ardent d'Adonai.

À 9 heures, on descend les pentes de la vallée ; on se retourne souvent pour saluer encore le couvent : un détour dans la montagne et il a disparu, c'est fini... Hâtons-nous, la face tournée vers Jérusalem.

L'ou. ech-Cheik offre le même aspect que l'ou. Feïran dans sa partie haute : c'est la large vallée au sable durci, où poussent quelques buissons déjà desséchés. On a essayé d'y faire camper les Israélites. Rien ne s'y oppose, mais l'horizon n'est pas terminé comme la plaine d'er-Râhâh par le seuil géant du Râs-Safsâfeh. Le souvenir de Moïse est cependant attaché à son extrémité. Après la passe étroite d'*el-Ouatî'yeh*, un rocher saillant représente pour le Bédouins le siège de Moïse *Maqâd en-naby Mousa*. On retrouve ici les alluvions lacustres de l'ou. Feïran, au-dessus d'un fourré de tamaris qui décèle encore une certaine humidité du sol. On campe à la hauteur de l'ou. *Megheirat*. Il y eut ce soir-là une éclipse de lune qui ne parut pas étonner beaucoup les Bédouins. Le cheik Moûsa fait ses adieux ; sa dignité ne l'empêche pas de faire valoir ses services avec d'autant plus d'ampleur qu'il voit le procureur de la caravane lent à comprendre : tout s'apaise dans un serrement de main qui lui donne satisfaction.

Samedi 29

À mesure qu'on avance, le Serbal se dresse plus majestueux. C'est de cette vallée qu'Ebers l'a vu quand il l'a décrit comme le seul Sinaï possible au point de vue pittoresque. Mais il est si éloigné qu'on ne peut songer à placer ici les scènes de l'exode. Admirez, sans nous laisser séduire, ses pics étincelants rangés comme le diadème crénelé d'une médaille antique.

Il faut franchir ici un col peu élevé. Insensiblement le granit a fait place au grès, les assises majestueuses aux découpures dentelées et bigarrées, et l'imagination tout à l'heure écrasée reprend ses allures capricieuses. Parmi les ouadis qui se croisent au bas du col, l'ou. 'Es attire spécialement notre attention. Quelques auteurs, entre autres Knobel, qui faisaient suivre aux Israélites la route du nord, s'appuyaient surtout sur l'identification de *Alous* (Nb 33, 12), LXX Αίλούς avec l'ou. *Och*, en faisant

de *al* l'article arabe. Mais la prononciation constante des Bédouins est 'Es et non pas *Och*, ce qui achève d'enlever à ce système son peu de probabilité.

À l'extrémité sud de l'ou.ï'Es, une plaine moutonnée de collines jaunâtres se nomme *Eroueis el-Ebeirig*. Quelques personnes, trompées par la ressemblance du nom, croient suivre Palmer en y plaçant *Qibroth Hattawah*, les sépulcres de concupiscence. Mais le savant voyageur anglais faisait allusion à un autre Eroueis el-Ebeïrig, dans la direction de 'Akaba.

Décidément cette route du nord est plus compliquée que celle du sud : il ne suffit plus d'enfiler des vallées l'une après l'autre. Il faut ici quitter l'ou. 'Es pour franchir un petit plateau occupé par un cimetière avec des *nawâmis* de forme rectangulaire³², cheik *Abou-Najmeh* : de là on retombe dans les montagnes de granit à l'ou. *Berrâh*. Sur le flanc occidental de la vallée, les Bédouins nous invitent à visiter une grotte qu'ils nomment *Gerd el-'Adjouz*, le singe de la vieille. Sur une des parois, un dessin grossier, mais non sans expression, représente un buffle et une chèvre. Un peu au-dessus de cette grotte, *Hadjar el-Laghweh*, gros rocher isolé couvert d'inscriptions nabatéennes illisibles, et en face l'ou. *Retâmeh* qui débouche dans l'ou. Berrâh. La chaleur est étouffante, aucune trace d'humidité : et cependant en remontant l'ou. Retâmeh à travers les rochers de granit amoncelés, on aperçoit, après dix minutes, un double bassin rose, rempli d'une eau limpide et ombragé d'un palmier. Les Bédouins assurent que cette source est perpétuelle. Le désert a de ces secrets charmants, qu'il ne révèle qu'à ses intimes, et c'est pour cela qu'il est aimé.

On monte encore entre des collines basses, sans relief et sans couleur. L'horizon est barré par une longue croupe qui ressemble à un immense lézard étalant son échine noirâtre et relevant sa tête épatée. Les Arabes la nomment *Dib Baher abou Bahariyeh*.

Après cette curieuse barrière du col, on redescend l'ou. *Laboueh*. Il y a ici encore, comme près de Maghâra, une ou. *Geneh*. Dillmann n'a pas connu l'existence de ces deux vallées du même nom et ne comprend pas l'itinéraire proposé par Knobel. Nous relevons cette critique injuste, sans vouloir soutenir l'itinéraire du nord-est. Les savants qui en sont partisans indiquent dans cet Ou. Gench un lieu nommé *Tabbaccha*, dont ils font *Dophka*, LXX Ῥαφακά (Nb 33, 12). Nous n'avons pas retrouvé ce nom : il est vrai que les Bédouins connaissent de l'eau dans cet ouady, mais ce n'est qu'un réservoir d'eau de pluie où ils vont renouveler notre provision, car 'Aïn, Retâmeh était inaccessible aux chameaux.

³² *Revue biblique*, 1896, p. 632.

On comprend aisément que nous ne puissions, dans cette route orientale, suivre longtemps les mêmes vallées : toutes tournent à l'ouest et nous ramèneraient nécessairement vers la mer. Il faut donc encore franchir un col, mais sur les instances de Sebâ'il qui semble décidément s'être donné la mission de nous entraver, nous campons au pied du col d'*Oumm-Salib* près d'un cimetière de Bédouins. Afin de n'éprouver aucun retard à Nahel, nous expédions en avant un certain Mohammed des Aoulâd Sa'id, qui se met en route au commencement de la nuit... que va dire Sebâ'il qui se fâche quand nous marchons encore au crépuscule ? Mais le drôle ne songe qu'à nous extorquer un supplément pour cette marche rapide et à nous expliquer que c'est par égard pour nous, et non pour gagner quelques journées de salaire, qu'il nous fait aller si lentement.

C'est demain le 1^{er} mars, nous chantons le *Te Joseph*, en l'honneur du pèlerin silencieux qui a traversé le désert pour conduire en Égypte le Sauveur du monde, petit enfant dans les bras de sa mère.

Dimanche 1^{er} mars

Le sommet du col n'est qu'à trente minutes. Je remarque une petite inscription nabatéenne : c'est un *Aouchou* qui nous salue au passage, « Salut ! Aouchou, fils de... »

À la descente la vallée est coupée de petites fortifications. D'après le guide Bénédite, elles remontent à la guerre sans pitié que Méhémet-Ali fit aux Bédouins du Sinaï pour les châtier d'avoir pillé une caravane. Ils l'ont déjà oublié : *Zemân*, il y a du temps, est tout ce qu'ils savent ou veulent dire. Pour la première fois depuis notre départ du Sinaï nous rencontrons quelques Arabes. Leur campement n'est pas éloigné ; il y aurait de l'eau à notre gauche, à l'ou. *Mimbatah*. Puis on tombe dans un enchevêtrement de vallées qui entraînent tout vers l'ouest : il faut tenir la direction du nord-ouest et monter au cimetière du cheik *Ahmed*. La chaleur est accablante, le sirocco pèse sur les vallées en nuages lourds ; les grès sont noirs. On arrive enfin au sommet d'un plateau. La route paraît se dérober sous les pieds et descend brusquement un nagb qui fait communiquer l'ou. *Ahmar* avec l'ou. *Sûwig* : nous sommes au pied de *Sarâbit el-Hâdim*, la grande station des mines de cuivre des anciens Pharaons.

À vrai dire rien ne l'indique, pas même un sentier battu qui y conduit. Il faut monter pendant environ trois quarts d'heure ; les pentes sont raides, mais il n'y a aucune difficulté lorsque les fragments de grès accumulés ne dévalent pas en avalanche de pierres. Tandis que les mines de Maghâra sont sur le flanc de la montagne, celles de Sarâbit sont disséminées

sur un immense plateau coupé de profondes crevasses. Des stèles se dressent çà et là, d'autres sont couchées par terre avec des colonnes aux chapiteaux d'Hathor. L'exploitation était considérable, entreprise sur un espace de plusieurs kilomètres comme en témoignent encore des tas de scories. Il devait y avoir un débouché facile, et nous reconnaissons au sommet la marque indéniable de la présence des chameaux, qui n'ont certes pas escaladé le sentier de tout à l'heure. Mais si la route existe, il faut avouer que les Bédouins la cachent avec soin.

Du sommet du plateau, on aperçoit au sud, à l'est et à l'ouest le chaos des montagnes de grès : au nord, c'est la grande plaine *Debbet er-Ramleh*, dont quelques-uns ont fait le désert de Sin. Tout au fond de ces sables, la chaîne de Tyh barre le regard : c'est là que commence le grand désert que nous aurons à parcourir. Nous redescendons à nos tentes ; il y a un peu d'eau dans l'ou. Sûwig, on renouvelle la provision. Je note toujours l'eau, puisque c'est la donnée la plus importante pour les stations des Israélites. Mais vraiment ils auraient été bien mal dans ces sables mouvants, dominés par la garnison égyptienne qui a dû garder ces mines jusqu'au temps de l'Exode, puisqu'on y retrouve le cartouche de Ramsès II.

Lundi 2

De Sarâbit el-Hâdim nous pourrions encore gagner Suez en rejoignant la route de l'ouest à l'ou. Tayebah par l'ou. Sûwig et l'ou. Homr : c'est l'itinéraire qu'on prête aux Israélites dans le système qui les fait venir au Sinaï par le nord-est. Mais il nous a semblé de moins en moins probable que les Israélites aient suivi cette voie, surtout s'il s'agit de l'itinéraire d'aller de l'Égypte au Sinaï à Qadis, du moins à partir d'ici ils ont dû aller droit au nord. D'ailleurs le choléra est en Égypte, et si nous revenions par Suez, nous serions exposés à faire quarantaine à Jaffa ou à Beyrouth. Le désert est moins à craindre ; c'est donc de très bon cœur que nous commençons à franchir la plaine de sable pour gravir ensuite la paroi qui se dresse au nord. De loin, cette montagne de Tyh fait l'effet d'un rideau à plis ombrés qui tomberait droit sur la plaine : à mesure qu'on avance les croupes se dessinent, les pentes s'accusent ; c'est après avoir monté déjà beaucoup qu'on commence l'ascension du col *Nagh Oumm-Râkeneh*. On est impatient de voir ce qu'il y a derrière. Rien : on ne voit qu'à quelques pas devant soi, dans un dédale de petites vallées jaunâtres, tout à fait semblables au désert de Judée entre Jérusalem et Jéricho. Alors mieux vaut se retourner pour dire un dernier adieu aux Saintes Montagnes qui dominent au sud, dans une gloire, la longue série des collines bondissantes baignées au loin par la mer. Les chameaux ont eu tant de peine à monter qu'il faut se résigner à camper tout près du col.

Mardi 3

Le froid est très vif. Cela continuera les jours suivants, et nous trouverons même de la glace dans nos cuvettes. Ce changement extraordinaire n'est pas seulement dû à la situation élevée d'une plaine nue : souvent dans cette saison le sirocco est suivi brusquement d'une réaction de pluie qui amène un froid sensible.

À deux heures, au nord du col, dans ce chaos maussade de tertres arides, on aperçoit quelques *nawâmis* et des enceintes de pierres ; puis un palmier, puis une sorte d'étang, dont les eaux sont retenues par une chaussée. C'est la source de *Abou-Metâgeneh* ; elle est perpétuelle, et c'est la seule eau potable que nous devons rencontrer jusqu'à Nahel : encore est-elle bien loin d'avoir la saveur des sources qui suintent du granit. Encore quelques dunes de ce calcaire friable, peu à peu l'horizon se découvre, nous sommes dans le désert de Tyh : cette fois c'est bien le désert, et cela ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'à présent, tant cette nature est variée.

Nous avons suivi de Suez au Gharandel la côte de la mer, sur un sable tantôt mouvant, tantôt durci comme la pierre, puis traversé des dunes arides. C'était le désert. Alors avaient commencé les grandes vallées profondes, encaissées dans le calcaire blanc pâle dans les grès bigarrés, ou dans le granit étincelant. C'était encore le désert, puisque la culture et la vie étaient absentes. Mais il semble que c'est maintenant seulement que nous abordons *le désert*. C'est une étendue blanchâtre, aux contours flottants, aux aspects irréels. Dans le sable tout à l'heure desséché apparaissent des eaux bleues : lacs subtils qui s'évanouissent bientôt avec leurs berges. Ça et là des collines de craie aux allures étranges, dont les sommets surplombent comme des têtes de sphinx, rondes comme des tours, crénelées comme des forteresses. Leurs formes sont si fantastiques qu'on craint de les voir disparaître comme les falaises blanches des lacs lointains dont on demandait le nom. Très loin des montagnes bleues s'allongent sur le sol, comme les grandes réalités de ces horizons du rêve. De légères dépressions grisâtres marquent les vallées où croissent des genêts et des tamaris. Et le soleil inonde tout : le sable durci, les galets noirs, les broussailles, tout flotte vaguement dans l'or d'une lumière radieuse... L'enthousiasme est grand, puisque chacun se tait et se recueille en Dieu.

À midi nous sommes dans l'ou. *el-'Aris*, le fameux « torrent d'Égypte » dont il est si souvent question dans l'Écriture. On dit qu'il contient de l'eau, là-bas, tout près de son embouchure. Ici un peu de

végétation le distingue à peine du reste du désert. L'horizon est dominé à l'est par la ligne blanche du *'Eijmeh*, au nord-ouest par le *Majmar*, plus ramassé et plus sombre. Vers le soir on aperçoit quelques barrages de broussailles : ce sont des canaux destinés à conduire les eaux de pluie vers de maigres cultures ! Quelques pauvres gens les gardent : nos Touâras les nomment *'Arab-el-Bedâra*.

Mercredi 4

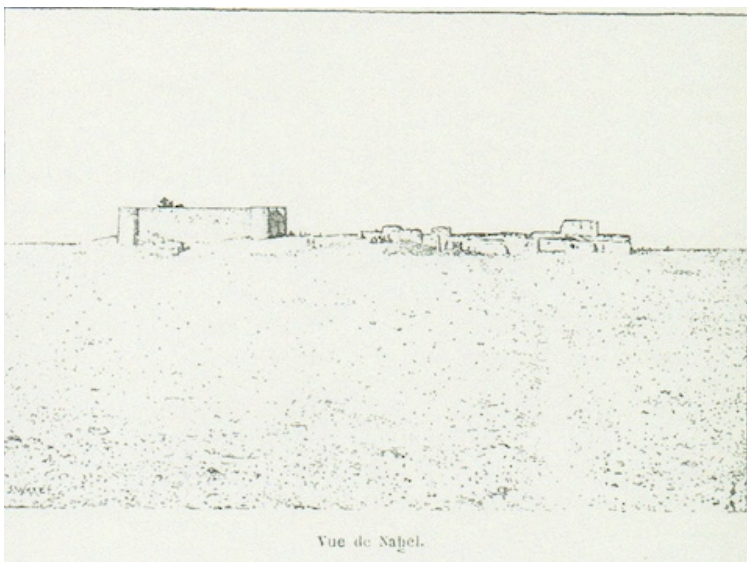
Nous suivons toujours l'ou. el-'Aris qui peut avoir ici 1 500 mètres de largeur : il est même souvent difficile de dire où il finit. Nous laissons maintenant à l'ouest le dj. Majmar, nous rapprochant sans cesse du dj. 'Eijmeh qui court du sud-est au nord-ouest : ses derniers contreforts se confondent avec les collines crayeuses nommées *Oumm-Sa'id*. Plus à l'ouest le dj. *Soubian el-Battîeh* (dans Bœdeker *Dabiya*).

Vers midi on quitte la vallée pour se rapprocher encore du 'Eijmeh. Toute végétation a disparu. La plaine est couverte de galets noirs qu'on prendrait pour des fragments de bitume. Il gelait ce matin ; maintenant la chaleur est écrasante. Les collines tremblent dans le rayonnement du plein jour ; sur leurs crêtes des panaches de nuages d'un blanc terne. Nous voici au pied du dj. Oumm-Sa'id : il y a là un puits, Themâil Oumm-Sa'id, mais l'eau est jaunâtre ; on campe au pied de la colline. 'Aïd et Sebâ'il prétendent avoir vu des rôdeurs et s'éloignent avec nos deux mauvais fusils ; ils tirent quelques coups pour faire voir que nous sommes armés ! heureusement l'alerte n'est pas sérieuse.

Jeudi 5

Nous devrions être déjà à Nahel. Le temps paraît long, le désert monotone ; des vallées ensablées, des plaines semées de cailloux, des collines aux formes grotesques, une lumière qui aveugle : quand tout cela finira-t-il ? On demande encore les noms par conscience, mais qui peut s'intéresser à un pareil pays ? La grande montagne bleue, au nord, c'est le dj. *'Ethan*, sur la route des pèlerins d'Égypte allant à la Mecque. Au nord-nord-est, c'est le dj. *Abou-el-Ledjân* qui donne son nom à la vallée où nous entrons : puis vient l'ou. *Abou-Trêfi* qui longe le dj. *'Ofjeh*, et enfin l'horizon se découvre et on aperçoit Nahel.

Nahel ! C'était depuis quelques jours l'oasis désirée. Nahel entre l'Égypte et l'Arabie, sur la grande route de la Mecque ! Les Bédouins en parlaient avec attendrissement comme d'un pays d'abondance. Quelques-



im du désert ; il y a peut-être le
se ravitailler, remplacer les

Le Nahel de la réalité est un grand fortin carré. Un arbre pend de la muraille, comme une touffe de câprier. Autour de « la citadelle » des mesures de terre sont accroupies. Un puits d'eau potable mais très médiocre est l'âme de ce pauvre groupement. Nahel appartient à l'Égypte et possède un gouverneur civil et un commandant. Au moment où nous mettons pied à terre, quelques hommes se détachent du rassemblement que provoque notre arrivée, et s'avancent l'arme au bras essayant un pas militaire. On entend nous protéger, et bientôt nous avons pour gardiens à peu près toute la garnison, quatre hommes et un caporal. Quant à des provisions, il n'y en a pas, et nous sommes trop heureux de faire cuire quelques poules qu'un indigène s'obstine à nous vendre au détail moins cher qu'on ne voulait lui donner pour le tout. Je n'insiste pas sur quelques incidents amusants qui n'ont rien à voir avec la Bible, et je prie le lecteur de se reporter pour les jours qui suivirent à la chronique sur 'Aïn Kedeis³³. En présence de cette désolation où nous avons rêvé d'un bois de palmiers dans le goût de l'ou. Feiran, toutes les impressions se résumèrent dans le mot de notre ami le capitaine de G. « Nahel, c'est plutôt sec ! »

³³ *Revue biblique*, 1896, p. 440. – Voir aussi *Revue biblique*, 1896, p. 638 pour l'identification de Nahel avec le *Phoinicon* de Procope.

IV. – De 'Ain Kseimeh à Gaza

Jeudi 11 mars

Nous sommes décidément dans un pays tout différent. 'Ain Kedeis est comme une oasis dans le désert. Les cultures un peu considérables ont là leur pointe extrême. À mesure que nous avançons, elles se développent : la verdure apparaît, on finit par traverser des plaines gazonnées. Ce n'est pas que le sol soit ensemencé partout, mais enfin il pourrait l'être bien davantage. Les plateaux s'abaissent rapidement vers la Méditerranée et sont ainsi plus exposés aux salutaires ondées de l'hiver. C'est encore un territoire de nomades, parce que la civilisation a reculé, mais nous allons rencontrer de véritables grandes villes ; c'est le désert tel que l'ont fait les hommes, ce n'est plus le désert créé par Dieu³⁴.

La source de 'Ain Kseimeh est moins bonne que 'Ain Kedeis, la situation est aussi moins favorable, le sol moins fécond ; mais l'ou. el- 'Ain est déjà très vert, l'ou. Bireïn renferme un puits et quelques ruines. Au confluent de l'ou. *es-Seram* et de l'ou. Bireïn, on croit retrouver les ruines d'une église dont l'abside a malheureusement disparu, et des réservoirs. En tous cas les pierres appareillées ne seront plus rares sur la route.

On entre dans l'ou. *Hafir*, c'est du moins le nom que lui donnent les Tijâhas ; mais le cheik Soliman interviewé prétend que son véritable nom est ou. *Honeïn*. Les signes de mécontentement des Bédouins font assez voir que ce nom doit rester secret ; mais malgré toutes les instances, Soliman ne veut pas en dire davantage. Voici encore des pierres. La vallée paraît bordée de murs et coupée de jetées. On dirait d'une série de réservoirs se déversant les uns dans les autres en arrosant des terrasses intermédiaires. Cela nous semblait au premier abord trop perfectionné pour le désert. Nous n'avions pas encore compris à quel point la civilisation avait autrefois pris possession de cette contrée. Nous allions l'apprendre en visitant *el-'Aoudjeh*.

Un môle blanc, au sommet d'une colline vers le nord-ouest attirait depuis quelque temps l'attention générale. Le cheik Soliman qui croyait avoir atteint les limites de la complaisance de ses gens par la course de

³⁴ On comprend ainsi comment le mosaïste de Mâdaba nous fournit sur cette région plus de renseignements que les cartes modernes. Il place au sud de Gaza des villes qu'il est le seul à nommer et qu'il est difficile d'identifier.

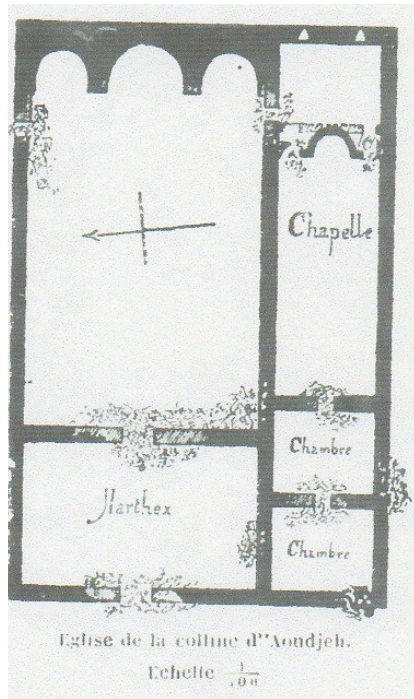


ner de la route. Je pris le parti de
ant que ceux qui étaient en avant
aires prirent la même direction,
nous suivre avec les plus dociles.
x ruines dont Palmer seul a parlé

ine, séparée par une vallée, qui
s d'eau, de l'acropole qui paraît de
si loin. Dans cette partie basse on reconnaît sans peine deux églises. Le plan
de l'une d'elles est facile à tracer :

elle mesurait 20 mètres de long sur 10 de large, avec deux annexes de
5 mètres de large et de 16 mètres de long. Un narthex courait sur la largeur
totale de 20 mètres, avec une largeur de 3 m 80. Par devant un atrium aussi
large et profond de 15 mètres. Les colonnes et les débris de marbre
abondent. Sur un chapiteau enterré aux trois quarts une lettre est aperçue.
Voici de l'ouvrage pour une heure, sans autres outils que de petits bâtons.
Enfin il est dégagé et on lit :

³⁵ *The desert of the Exodus*, t. II, p. 366.



† ΥΠΕΡΩΤΗΡΙΑΣ ΑΒΡΑΑΜΙ
ΥΧΟΡΖΟΥΚΑΙΣΤΕΦΑΝΟΥΑΥ
ΤΟΥΥΙΟΥ ΠΡΟΣ
ΕΝΕΧΘΗΣ

Malheureusement, dans ce départ improvisé on avait laissé filer les traits d'estampage, et je me demande si dans le passage gâté vers la fin, le N n'était pas lié de manière à former un T, de sorte qu'on puisse lire ὄλον τούτο. Le nom propre [deux mots en grec] ne m'est pas connu.

Plus curieux encore que les églises sont les puits. En voici un qui a 12 à 15 mètres de profondeur, sur environ 2 mètres de diamètre dans sa partie ronde, car il se termine en haut par un cadre carré. Il compte trente-huit assises de blocs calcaires parfaitement appareillés. Sur la colline, ces puits sont creusés dans le roc à une profondeur naturellement plus grande pour atteindre le niveau de l'eau. Aujourd'hui tous sont à sec. L'un d'eux est divisé en quatre étages par des amorces en pierre. On est tenté d'en faire le puits d'un baptistère à cause de sa proximité d'une église.

Il reste bien peu de temps pour monter à la citadelle. La colline est occupée presque tout entière par deux édifices entourés d'une enceinte. L'un d'eux mesure 90 mètres du nord au sud sur 30 mètres d'est en ouest. On y montait par un escalier de près de trois mètres de large. Dans le mur ouest, il y a deux gros contreforts extérieurs. La base de la construction est très négligée, la partie moyenne est plus soignée et la partie supérieure est presque belle. Le mur nord est tout entier debout. Il est couronné par un blocage grossier lié par des poutres de bois. Ce grand bâtiment était vraisemblablement la citadelle. L'autre est une église dont nous avons pu relever le plan rapidement.

Les tambours des colonnes et des fragments de sculpture couvrent le sol. L'appareil intérieur destiné à disparaître sous un crépissage est beaucoup moins soigné que l'extérieur dans lequel on remarque la même gradation qu'au château, les rangées supérieures étant plus régulières que les soubassements. La hauteur des murs est actuellement de cinq à six mètres. On n'y observe ni fenêtres ni naissance de voûtes.

Quel était le nom de cette cité, certainement importante ? Je ne puis le dire. On a proposé Eboda ; mais Eboda doit être '*Abdeh*³⁶.

Cependant le soleil était couché. Le cheik Soliman voyait avec impatience notre halte se prolonger. Les Bédouins n'avaient encore rien mangé à cause du Ramadân, et n'avaient pas de provisions de bouche. Une distribution de tabac leur fit prendre patience. Soliman céda aimablement sa chamelle à un piéton et partit à grands pas vers le lieu du campement. Le temps était couvert, et vingt fois je crus que nous manquions la bonne direction, tournant et retournant pour éviter les obstacles. Le vieux cheik allait toujours sans hésiter : invoquant Allah entre deux bouffées de cigarette. Un feu paraît dans le lointain : « Ce ne sont pas les nôtres. » dit-il avec assurance. On le croit, on se dirige ailleurs, et bientôt, après une marche nocturne qui parut longue, nous retrouvons nos amis.

Vendredi 13

Date néfaste pour les superstitieux ! Je n'y songeais guère lorsque M. le D^r M. m'avertit qu'il a perdu son carnet de notes. Pour un voyageur qui étudie, c'est un gros contretemps, et je ne puis lui refuser de retourner à 'Aoudjeh pour le chercher dans les ruines. Cependant nous sommes depuis hier au soir entourés de Bédouins qui se font aimables à cause de notre grand nombre, mais dont Soliman se défie. Il ira seul avec M. M. ; lui seul et c'est assez. La caravane fera une demi-journée de marche jusqu'aux ruines de *Roha'ibeh* où elle attendra. On suit l'ou. *Draïbeh*, au milieu d'une végétation qui paraît luxuriante après le désert. Ce ne sont pas des cultures, mais un mélange de diverses rosacées, d'asphodèles et d'iris qui forment un immense champ de verdure. En passant devant le monceau de pierres du cheik '*Amîri*, les Tijâhas donnent de vraies marques d'indignation, crachant, déchargeant leurs armes. Ce fait a déjà été remarqué, et nous voudrions bien savoir l'*histoire*. 'Amiri était-il donc un mauvais prince, un détrousseur de grands chemins ? Non ; la légende est enfantine et ne semble rien rappeler de réel. 'Amiri était un cheik irréprochable, fidèle à Dieu et aux hommes. À

³⁶ Même après la découverte de la mosaïque de Mâdaba, je ne vois rien qui s'impose.

sa mort il se fit un grand concours pour l'honorer, mais au moment où ses hôtes lui rendaient les devoirs funèbres, leurs chameaux se trouvèrent pendus dans les bois. (Il y avait donc des bois ?) Depuis lors on le maudit, sans quoi ceux qui sont à pied se feront une entorse, et ceux qui sont à chameau... seront mis à pied. Et l'histoire ne va pas sans d'horribles imprécations pour le maudit et le lapidé.

L'ou. *el-'Abyad* est encore plus riche en verdure. Des troupeaux de moutons, de chèvres, de chameaux et même de chevaux animent le paysage. Les tentes des Arabes sont dissimulées dans les replis des vallées. Un orage effroyable passe au nord.

Nous sommes dans l'heureuse nécessité de camper pour attendre notre ami, et c'est grâce à cet incident que nous échappons à la tourmente. Allons, les *vendredis* 13 ont du bon !

Et une autre chance c'est de pouvoir passer toute une après-midi dans les ruines de Rohâ'ibeh. Ce n'est pas qu'elles renferment rien d'intact qu'on puisse présenter au lecteur ; mais on est vivement intéressé et presque confondu par l'étendue de cette cité du désert dont les ruines compactes ont plus d'un kilomètre de long, l'ensemble des débris couvrant un espace beaucoup plus considérable.

Plusieurs monuments ressemblent vaguement à des églises : nous ne pouvons en reconnaître aucune avec certitude. Le fond de la vallée est occupé par un grand rectangle en glacis qui doit avoir été les Bains publics, à en juger par sa forme et par le voisinage d'un canal. On identifie avec raison cette vallée avec le *Rehoboth* de la Genèse (26, 22) où Isaac creusa un puits sans que les Philistins lui cherchassent querelle, peut-être précisément parce qu'il était trop éloigné de leur territoire pour qu'ils en prissent ombrage. On croit aussi que Rohâ'ibeh est le *Rohobou* des Égyptiens, et nous remarquons en effet des pierres taillées en gorge égyptienne.

Samedi 14

Toute la nuit des rafales de vent ont secoué nos tentes, la pluie n'a pas cessé de tomber, et ce n'était que la queue de l'orage, car à mesure que nous avancerons, nous trouverons le sol plus détrempe, et des flaques d'eau marquant que l'ouragan s'est déchaîné en véritables trombes. Nous sommes sur le territoire des Terâbins ; les blés alternent avec de véritables parterres de fleurs : tulipes, pervenches, anémones, iris bleus et pourprés, forment un ravissant tapis. Cela ne ressemble qu'aux champs du Paradis où les élus de Fra Angelico dansent en rond. On passe vers midi deux vallées

considérables, qui figurent sur les cartes sous le nom d'ou. *es-Sany* et ou. *es-Seba*. Mais cette partie n'a pas été explorée systématiquement par la commission anglaise dont l'excellente carte *surveyed* ne commence que plus au nord. Or le cheik Soliman, ses Tijâhas et des gens que nous trouvons sur place, veulent que la première vallée soit l'ou. *Halasah*, et la seconde l'ou. *es-Sany*. Leur jonction forme l'ou. *Far'a*. De plus l'ou. *Martabeh* dont on fait un affluent de la vallée méridionale, se réunirait à l'ou. *es-Seba* pour former l'ou. *es-Sany*. Tout cela serait à vérifier. *Halasah* dont je viens de prononcer le nom doit être la ville épiscopale d'Elousa. Les Bédouins répondent à nos questions que les ruines sont moins considérables que celles d'el- 'Aoudjeh, parce que les pierres ont été transportées à Gaza.

Pendant que nous discutons géographie, les chameaux de charge ont passé et nous ne tardons pas à trouver nos tentes dressées ! Il n'est pas trois heures.

On se fâche, on menace, puis on prend patience dans une grande plaine qui n'a rien d'agréable que d'être verte à perte de vue. Pour déjouer une nouvelle manœuvre de ce genre, la *communauté* fait serment de ne pas s'arrêter demain pour le repas de midi avant d'être à Gaza. Mais si nous acceptons la perspective d'un demi-jeûne, nos Bédouins ont assez du leur, et nous les voyons interrogeant l'horizon à la tombée de la nuit pour y découvrir la nouvelle lune. La pluie a nettoyé l'air, il est transparent et limpide ; malgré tout, point de lune.

Dimanche 15 mars

Jour de rosée et de clarté sereine, les oiseaux chantent. Jour de gaieté pour nos Bédouins, car on rencontre du monde dans ce désert, et des gens qui ont vu la lune. Aussitôt on salue le cheik, lui embrasse tous ses hommes ; on échange des souhaits : qu'Allah te rende vigoureux ! Que le jeûne du Prophète te soit pour la justice ! Ce qu'on fait pour Dieu ne coûte pas ! – Nous sympathisons à cette allégresse générale par des largesses de tabac. Les douars se multiplient sur la route. Tout le monde est en grande toilette. On vient saluer la caravane, on invite à prendre le café, mais c'est nous qui jeûnons aujourd'hui : point de halte, nous voulons arriver à Gaza.

Enfin voici le *Mountar*, la colline qui domine Gaza à l'est, et sous nos pieds la cité partagée en quartiers, dont les toits verdissent comme les champs d'orge, au milieu des sycomores et des palmiers ; plus loin les dunes de sable et la mer.

Les chameaux du désert éprouvent comme leurs maîtres une sorte de terreur à s'avancer entre les haies fantastiques des cactus et surtout dans les rues de la ville. Nous n'étions pas sans crainte de la hideuse quarantaine. Un indigène nous indique poliment le lazaret qu'on ne lui demande pas. Vite, tournons bride de l'autre côté. Personne ne songe d'ailleurs à nous barrer la route ; les gens de Gaza sont d'un caractère facile, et ressemblent plus aux Égyptiens qu'aux habitants de Naplouse ou d'Hébron. Aujourd'hui tous sont absorbés par la fête qu'on nous souhaite à tout hasard, et nous pouvons librement gagner la demeure hospitalière de notre excellent ami dom Gatt, le missionnaire latin de Gaza, palestinologue distingué et apôtre infatigable. Comme nous entrions dans sa modeste chapelle provisoire, le *Magnificat* est sorti de toutes les poitrines. Trois jours après nous étions à Jérusalem.

[suit l'itinéraire détaillé du Sinaï à Jérusalem, non reproduit. Se reporter aux pages 619 à 625 de la *RB* (1897).]